

NOVEMBRE 1893

FIGARO ILLUSTRÉ



Jean Béraud

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

Novembre 1893



L'ART MUSULMAN A PARIS
UNE SALLE DE LA SECTION DES ARTS MUSULMANS
A l'Exposition du Progrès, au Palais de l'Industrie.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Intérieur d'atelier, par CORDOVA.

Un coup de collier, par MOULINET.

L'Art musulman à Paris; Section des arts musulmans à l'Exposition du Progrès, par PAULINE SAVARI; reproductions directes.

La Vie artistique: Paul Renouard, par ARMAND DAYOT; dessins inédits de Paul Renouard.

Malmaison pendant le Consulat (1799-1802), par FRÉDÉRIC MASSON; illustrations en couleurs, d'après des documents de l'époque.

Le Festéjadou (2^e partie), par HUGUES LEROUX; illustrations en couleurs de GEORGES RÉCIPON.

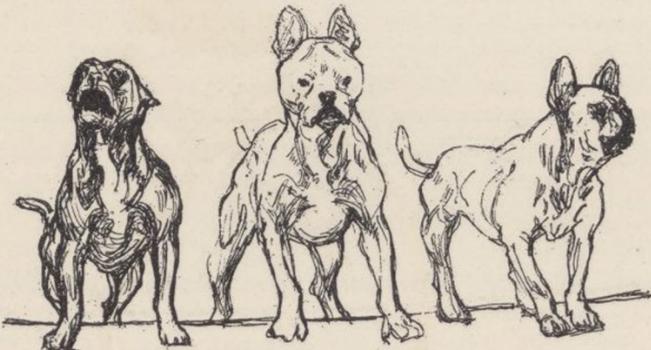
L'Abbesse, par HENRY DE FLEURIGNY; illustrations en couleurs de ROBIDA.

Une chasse au loup, par HENRY LAFONTAINE; illustrations en couleurs de ANDRÉ BROUILLET.

Une invitation à dîner, par JULES MOINAUX; illustrations d'ALBERT GUILLAUME.

COUVERTURE : *Pleut-il?* par JEAN BÉRAUD.

La Vie artistique



PAUL RENOUARD



modeste et éminent artiste, dont l'œuvre est si considérable et dont le talent original et puissant s'est affirmé depuis longtemps d'une façon si triomphante ne mérite la distinction en question. Que M. Frantz Jourdain nous pardonne donc si nous nous permettons d'entretenir ici le lecteur d'un sujet dont la propriété ne nous paraît guère aujourd'hui discutable. L'excellence du but à atteindre sera notre meilleure excuse; aussi bien convenait-il au *Figaro illustré* de servir de cadre à un portrait de l'artiste qui porte à un si haut degré d'intérêt l'art de l'illustration.



merce dans un modeste magasin, et ce fut par un dimanche pluvieux, un de ces dimanches lamentables où les galeries de nos musées sentent le chien mouillé et deviennent des refuges pour les troupeaux errants des bourgeois attristés, qu'il sentit subitement fleurir dans son âme le goût de l'art sous le regard caressant d'une Vierge de Botticelli. Indifférent à la foule vulgaire et bruyante dont il devait être bientôt

l'observateur passionné et qui, en ce moment, s'écrasait autour de lui, il se laissa doucement pénétrer, puis séduire par la grâce mélancolique et l'archaïsme élégant du maître florentin. A partir du jour où la religion de l'art lui fut si soudainement révélée par le mystérieux sourire de la Vierge, il se perdit dans d'interminables songeries esthétiques et devint le plus détestable ficelleur de paquets de son magasin.

Enfiévré par le désir de donner une forme à son rêve, douloureusement hanté par la pensée des années perdues, notre artiste se mit à travailler avec fureur. Il dit un éternel adieu au commerce et fit de la lithographie industrielle pour vivre. Le soir il suivait les cours de dessin de l'école communale de son arrondissement, et ses progrès y furent si rapides qu'au bout de quelques mois il entra à l'atelier de Pils.

Faute de place, arrêtons ici les détails biographiques et parlons de l'œuvre.

Depuis sa sortie de l'atelier de Pils jusqu'à ce jour, la production de Renouard a été incessante. Sollicité tour à tour par les directeurs des principales publications illustrées de Paris, de Londres et d'Amérique, il n'a cessé de peindre sous son crayon lumineux, rapide et fort, avec une implacable vérité d'expression et d'attitudes, l'humanité qui s'agitait fiévreuse sous son œil calme d'observateur.

Qui ne se souvient de ses remarquables séries de dessins sur les gens de robe, sur les cuisiniers, sur les comédiens, sur les orateurs des réunions publiques, sur les téléphones, sur le peuple des Halles, sur les joueurs à Monaco, sur la semaine sainte à Rome, sur la misère en Irlande, sur le peuple anglais, sur les Américains, sur l'Armée du Salut... sujets pleins d'épisodes joyeux qu'il a décrits dans des poses inoubliables, sans jamais, pour cela,



avoir recours au procédé caricatural. Car, ce qui assure à Renouard une place tout à fait à part parmi nos illustrateurs modernes, indépendamment de la puissante originalité de son exécution primesautière,

joueur autrement que me le montre Renouard avec ses yeux à la paupière pochée, ses tempes bilieuses, sa physionomie inquiète et ses joues pâles et creuses ravinées par le sillon des larmes.



GUILLAUME.



CHEVREUL.

c'est son étonnante faculté de résumer dans l'attitude, les gestes et les traits d'un personnage d'une de ses catégories, la physionomie générale de la catégorie tout entière, en évitant d'accuser davantage le caractère de son prototype par une exagération comique souvent trop facile à réaliser.

De toutes les bêtes de la création, Renouard choisit l'homme de préférence comme sujet d'étude, ce qui ne l'empêche cependant pas de saisir au passage des physionomies d'animaux d'ordre inférieur dont il nous a magistralement dépeint, dans des albums que nous recommandons à la direction de l'enseignement du dessin, les poses et les mouvements. Il a de son prestigieux crayon écrit des pages exquises sur les mœurs des volailles et les culbutes des singes. Mais c'est surtout dans la peinture de la vie intime du cochon, cette splendeur rose, qu'il a trouvé les plus brillantes occasions de faire exprimer par son crayon à la fois délicat et puissant, souple et robuste, les molles somptuosités des contours et les finesses des colorations. Ces cochons de Renouard, quelles merveilles !...

Cependant l'examen des innombrables cartons de cet artiste nous autorise à penser qu'aujourd'hui son terrain d'étude préféré est celui où s'agitent et sanglotent les douleurs humaines. On sent qu'il éprouve une sorte de volupté âpre, faite de pitié et de souffrance, à nous promener à travers tous ces lamentables milieux, toutes ces géhennes parisiennes qui s'appellent : les prisons, les tripots, les dispensaires, les dépôts, les hôpitaux, les coulisses de la Bourse, les carrefours nocturnes... lieux maudits dont il a définitivement fixé toutes les tristesses et toutes les misères avec une puissance d'observation rare et dans une forme extraordinairement synthétique.

Chacun de ses misérables est comme la personnification quintessenciée du vice et, pour ma part, je ne puis plus me représenter le

Fort heureusement le crayon de Renouard n'a pas exprimé que les tristesses, les misères et les laideurs de la vie. Il n'a pas toujours préféré Vireloque à Brummel et l'éloquence pittoresque du haillon à la

froide correction du frac, ou aux troublants froufrou des fines élégantes qui passent, dans le West-End, ou avenue de l'Opéra, en laissant derrière elles un sillage de parfums et de désirs....

Avec Degas, Chéret et Forain il forme une sorte de quadruple alliance artistique qui semble avoir solennellement juré d'élever un autel impérisable à la moderne Terpsichore. Rien n'était plus propre, il est vrai, à tenter le pinceau et le crayon de ces artistes si fiévreusement épris de modernité, si courageusement partis en guerre contre les formules surannées, si audacieusement sincères, que la ballerine élégante et nerveuse, avec la grâce ensorcelante de ses mouvements rapides, le modelé vibrant de ses chairs, les délicates nuances de ses maillots, et les envolées subites de sa jupe de gaze, blanche auréole de la croupe où passe et frissonne, dans une lumière d'or, toute la mystérieuse féerie des reflets...

Mais voici que la place nous fait défaut, alors que le sujet nous entraîne le plus...

Disons bien vite que Paul Renouard a quarante ans à peine, qu'il est trapu, barbu, chevelu, timide, très doux et d'une excessive modestie. Il possède de plus une excellente santé et ses nombreux admirateurs s'en réjouissent, car, connaissant son ardeur infatigable au travail, ils se plaisent à espérer que l'œuvre déjà si considérable de Renouard, tour à tour graveur, dessinateur, pastelliste..., œuvre documentaire par excellence

et qui sera comme une sorte de représentation de la comédie humaine de toute une époque, est bien loin d'être achevée.

ARMAND DAYOT.



DRAME.

L'Art Musulman à Paris

Il y a quelques mois à peine, les critiques, savants, artistes, experts, etc., eussent accueilli ce titre avec un sourire sceptique : L'art musulman, qu'est-ce que cela ? Où prenez-vous l'art musulman ?

La réponse aujourd'hui nous est aisée.

En parcourant les collections exposées au premier étage du Palais de l'Industrie, en errant au hasard de ces vestiges indescriptibles, d'un luxe asiatique qui eût transporté d'aise un poète-artiste comme Théophile Gautier, on est bien obligé de convenir que ce sont là des documents d'un art défini, précis, ayant atteint son complet développement et le summum de la splendeur. Or ces documents ne sauraient rentrer dans aucune des grandes divisions de la classification commune, c'est-à-dire que ce n'est ni grec, ni romain, ni assyrien, ni byzantin, ni hindou, ni chinois...

Qu'est-ce donc, en ce cas ? Quoi ? j'y vois bien du persan, mais j'y vois aussi de l'arabe, et du turc, et du mauresque... et cependant la définition générale d'arabe, de turc, de persan ou de mauresque ne conviendrait pas à cet ensemble. Il faut alors rechercher quel est le caractère commun à ces diverses manifestations d'art évidemment proches parentes ; et il nous apparaît clair comme le jour que cet art est en général exclusivement décoratif, impersonnel et géométrique. D'autre part nous le voyons apparaître dans l'histoire, rayonner, s'épanouir parallèlement à la poussée subite et formidable de l'islamisme

trionphant, dont il semble être l'interprète, l'auxiliaire, qu'il personnifie, en un mot.

Voilà bien un art qui peut être appelé islamique, musulman, c'est bien là son caractère général, bien que selon les pays et le génie des races il subisse l'influence des milieux, soit par exemple qu'il emprunte quelques éléments à l'art copte, comme nous le voyons dans les premières mosquées du Caire, soit qu'il allie son décor à des formes phéniciennes, comme dans les poteries du Magreb et peut-être dans celles de l'Asie Mineure.

Mais deux grands courants surtout se partagent l'art musulman : l'un est orthodoxe (secte *sunnite*) et tira de la législation hébraïque le principe de la proscription de la figure ou de l'être animé, en réduisant la décoration à être purement abstraite et linéaire ; l'autre est hérétique (secte *chryte* ou *persane*), a pour base de sa décoration la faune et la flore locales, et va jusqu'à admettre la figure humaine.

Déterminer l'origine et les évolutions de l'art musulman, c'est justement à quoi servira l'exposition en ce moment ouverte aux Champs-Elysées, et ce serait assez de ce résultat pour justifier et récompenser les efforts considérables qu'a demandés sa réalisation, quand même il ne s'y joindrait encore, comme on le verra, la possibilité de provoquer une renaissance de cet art dans nos possessions musulmanes de l'Afrique du Nord, et c'est ce qu'ont bien compris les savants, artistes et amateurs qui ont apporté leur précieux concours à M. Georges Marye, commissaire général.

Le comité d'initiative comprenait un grand nombre des exposants d'aujourd'hui, auxquels il convient d'ajouter M. Etienne, pré-

sident ; M. Schefer, vice-président ; MM. Barthélemy Bourgoïn, Chéramy, Garnier, Guillaume, Hébrard, Roger Marx, Molinier, Muntz, Louis Vignon, etc.

Nous verrons clair enfin dans ces origines lointaines et obscures, grâce au zèle désintéressé qui a su réunir et classer les documents remarquables rapportés du Pamir et de la Bouckarie par M. Edouard Blanc, l'intrépide explorateur, et M. Paul Nadar (armes, étoffes, pierres gravées, miniatures, etc.), et les merveilleux tapis persans de MM. Edmond de Rothschild, Tillot, Dalsème, Stanislas Baron, Bloche, et les tapis encore, curieux spécimens des produits de l'Asie Mineure, recueillis par M. Argand, le distingué directeur des magasins de la Place Clichy. M. Argand, en outre de ces tapis qui sont un desluxes de l'exposition, a aussi exposé un métier à tapisseries où travaillent des ouvrières arméniennes ; on comprend qu'il eût été impossible d'y faire figurer de vraies musulmanes.

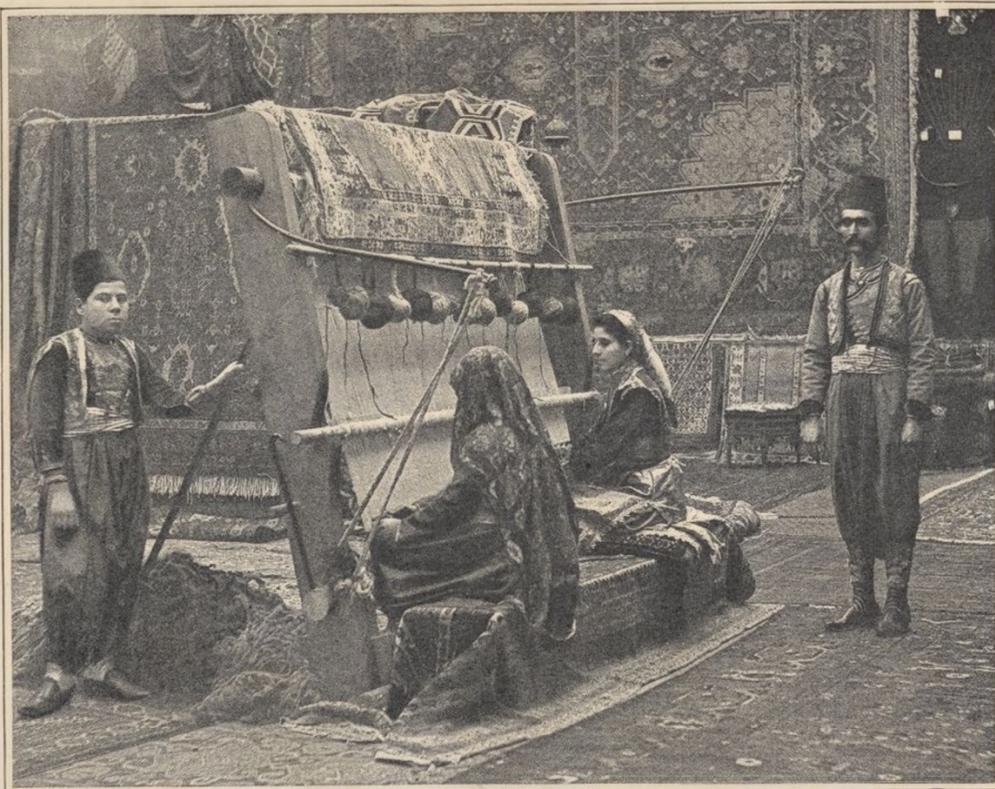
Puis viennent les riches faïences du Turkestan de MM. Hakky-Bey, Melchior de Vogué, Vever, général Annenkof, et les armes, les casques, les drapeaux de MM. Gérôme, Badin, Gustave Jacquet, Van den

Bossche ; les plats de Madame Albert Hartman, les costumes de MM. Moser et Durance, les miniatures de MM. Bing et Gonse, les stalactites de M. le chevalier de Stuers, les lampes de M. Manheim, les cuivres de M. Leroux, les armes de M. Quasnika et de M. Camille

Rogier, ce vaillant artiste qui représente ici la génération romantique de 1840, les Théophile Gautier et Gérard de Nerval, dont il fut en Orient le fidèle compagnon de voyage.

Je ne puis, faute de place, que mentionner le remarquable salon de peintres orientalistes rassemblés par M. Léonce Bénédite et qui complète fort heureusement, par des toiles et des dessins signés Delacroix, Decamps, Marilhat, Chasseriau, Déhodenq, Guillemet, H. Regnault, Benjamin-Constant, Dinet, Leroy, Marius Perret, Potter, etc., cette suggestive exposition orientale, la première de ce genre mais non pas la dernière, espérons-le, car il paraît impossible qu'une si intéressante tentative ne se renouvelle pas prochainement et avec des développements auxquels on ne pouvait prétendre cette année.

PAULINE SAVARI.



UN MÉTIER À TAPIS À LA SECTION DES ARTS MUSULMANS (provenant des magasins de la place Clichy.)

LE NUMÉRO DE NOËL

Du FIGARO ILLUSTRÉ, 1893-1894

Le prochain fascicule du *Figaro illustré*, NUMÉRO DE NOËL, paraîtra dans les derniers jours du mois de novembre.

Ce numéro exceptionnel, entièrement illustré en couleurs, est ainsi composé :

MONSIEUR RÉ-DIÈZE ET MADEMOISELLE MI-BÊMOL. — Conte de Noël par Jules Verne ; huit illustrations en couleurs de Félicien de Myrbach.

JIM ET JACK. — Nouvelle par Augustin Filon ; six illustrations en couleurs de Adrien Moreau.

LA FÉE DU ROCHER. — Pantomime en deux actes et six tableaux, par Armand Silvestre ; musique de Francis Thomé ; huit pages illustrées en couleurs par Jules Chéret.

MARIE-MARION. — Nouvelle par Jules Claretie, de l'Académie française ; quatre illustrations en couleurs de Guillaume Dubufe fils.

Trois grandes primes hors texte en couleurs, mesurant chacune 64 centimètres sur 42 :

L'ESCALADE, par Alphonse de Neuville.

FLEURS D'AUTOMNE, par Aimé Morot.

LA TOILETTE DE PIERRETTE, par R. de Madrazo.

Le tout, sous une couverture de François Flameng, intitulée : **L'ATTENTE.**

Ce fascicule sera servi aux abonnés sans augmentation de prix.

Le prix de vente, pour les acheteurs au numéro, est de 3 fr. 50, plus 50 centimes pour le port.

S'adresser à M. Hazard, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence, Paris.

Poursuivant son œuvre de vulgarisation, la Maison Armand Colin vient de publier un *Dictionnaire-manuel des Sciences usuelles*, élaboré par M. E. Bouand. Ce n'est point un dictionnaire scientifique, mais c'est un renseigneur excellent qui vous fournira tout de suite, sous une forme concise et appuyée de dessins, les indications physiques, mathématiques, chimiques ou médicales que votre mémoire ou votre instruction se refusait à vous donner. Le volume est d'un format commode et maniable, ce qui n'est pas une qualité négligeable pour ces sortes de recueils.

Depuis longtemps on cherchait inutilement un moyen d'ornementation de la céramique plus parfait que ceux dont on disposait. On avait bien trouvé des colles au silicate de soude dont l'adhérence était considérable, mais pas assez cependant pour que l'ornement découpé et estampé d'avance fit suffisamment corps avec l'émail pour offrir des garanties de solidité. On avait aussi la dorure au feu. Mais ce n'était qu'une dorure qui s'effaçait rapidement.

Tout autre est d'obtenir un dépôt d'or ou d'argent uni intimement

à la matière céramique, faisant corps avec elle et pouvant être amené à une épaisseur suffisante pour supporter la ciselure et la gravure.

Ce résultat a été obtenu par MM. Pierson et Guilhermin après de longues et coûteuses recherches. Dans leur produit, le métal, quelle que soit l'étendue de l'ornement, adhère d'une façon telle qu'on peut le graver aussi profondément qu'on veut ; les objets décorés peuvent, sans inconvénient, contenir des liquides chauds ou être trempés dans l'eau bouillante.

On juge quel parti peut tirer de cette découverte une maîtresse de maison pour obtenir des services de table et de toilette d'une richesse incomparable. On peut soi-même choisir les tons, dessins, chiffres et armoiries qu'on désire, fournir les objets à décorer et rénover ainsi des pièces artistiques anciennes et abimées.

C'est également une ère toute nouvelle pour les cadeaux de noces, fêtes, anniversaires, etc. En un mot, c'est, avant tout et surtout, une révolution dans la céramique d'art.

Le dépôt de MM. Pierson et Guilhermin est situé rue du Quatre-Septembre, 24. — C. H.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

De 1893

RELIÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Formant un magnifique volume d'Étrennes et contenant près de 300 pages illustrées en couleurs, 12 couvertures et 27 fac-simile hors texte en couleurs, dont cinq en double format, sera en vente, à partir du 15 décembre, chez tous les libraires.

Prix : 42 francs.

Envoi franco en France pour les demandes adressées à M. Hazard, 8, rue de Provence.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

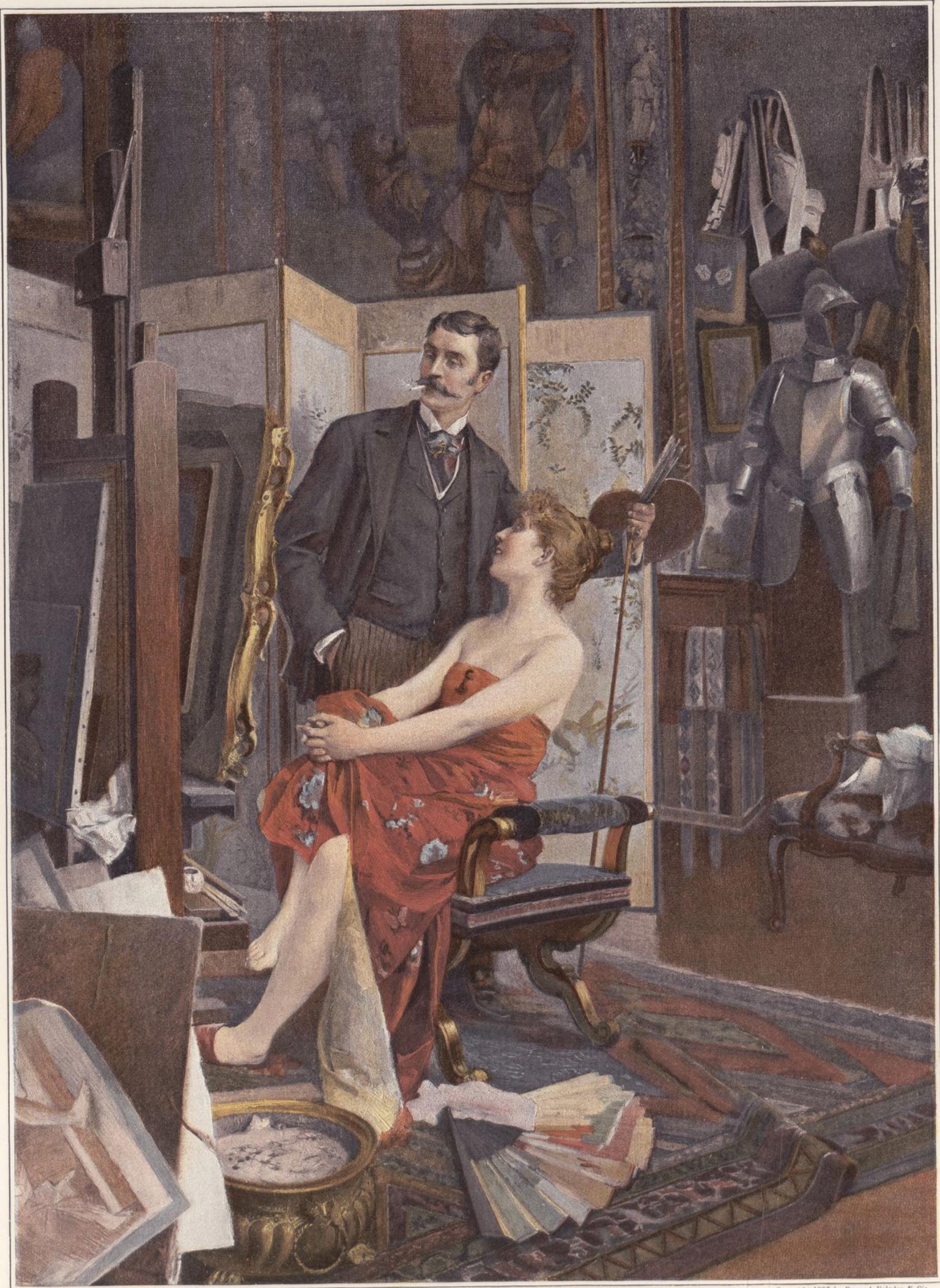
PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

CORDOVA



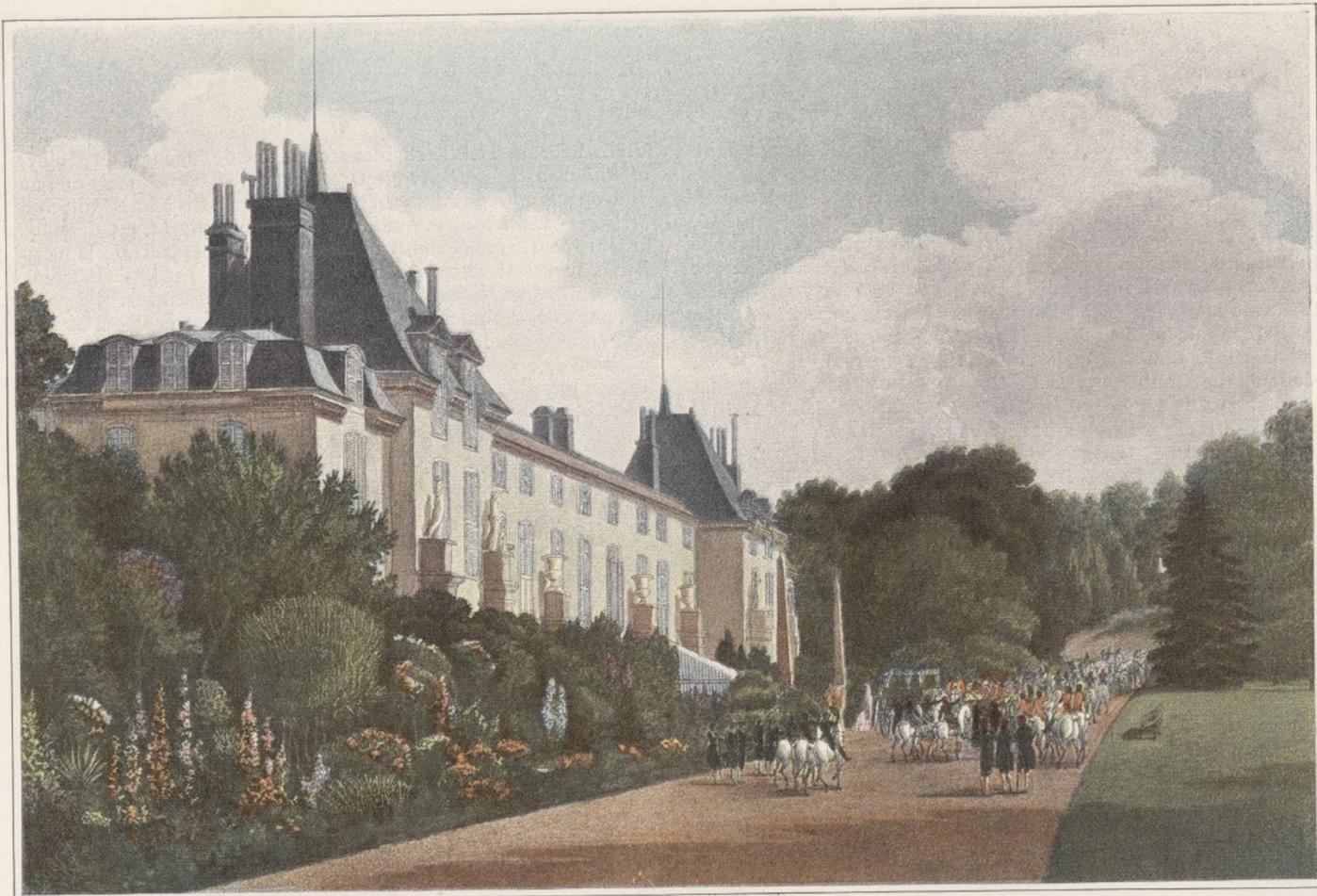
[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction]

Copyright 1893 by Boussod, Valaden & Cie.

INTÉRIEUR D'ATELIER

Ayuntamiento de Madrid





ENTRÉE DE LA MALMAISON.

Malmaison pendant le Consulat

PAR FRÉDÉRIC MASSON

UNE ruine à présent, et non de celles que fait quelque grand cataclysme de la nature ou quelque furieuse révolution politique. Si neuves soient-elles, ces ruines-là, vingt années suffisent pour les parer, les rendre pareilles aux plus antiques, leur imprimer un caractère pittoresque qui séduit les yeux et fait penser l'esprit. Une faune tumultueuse les envahit. Chaque colonne se ceinture de feuillage, chaque fronton s'enguirlande. A l'acrotère de style indécis, des arbustes s'accrochent, rompant les lignes bêtes, et sous l'effort multiplié de leurs radicules, mouvant les lourdes pierres. A proportion que la nature y rétablit son règne, une étrange poésie, la plus troublante pour le cœur des hommes, une philosophie très haute et qui n'a nul besoin de démonstrateurs, se dégage de ces moellons sur qui poussent des brins d'herbe, et la leçon qu'en reçoivent nos vanités en devient si déchirante que, au sortir de ces ruines, toute œuvre paraît inutile, tout effort vain et toute tentative superflue.

Ici nul fléau n'a passé, rien que la moisissure des temps et l'abandon des hommes; les pierres lépreuses se désagrègent, les bois des persiennes et des croisées se pourrissent et tournent à l'amadou, les ardoises du toit s'envolent au vent, une humidité glaçante envahit les rares visiteurs qui se hasardent dans les chambres dont les planchers s'effondrent sous leurs pas. Le salpêtre ronge sur les murs les couleurs passées des fresques indistinctes. Et dans la grande baraque toujours à vendre, qui de main en main passe sans trouver un propriétaire, on en arrive à souhaiter le marchand de biens qui fera place nette de ces débris.

C'est ici pourtant que Joséphine de Beauharnais, devenue, au hasard des temps, l'épouse du général Bonaparte, a vu sa fortune monter à un degré où nulle femme n'a jamais atteint; c'est ici qu'elle a vécu; c'est cette maison qu'elle s'est employée à embellir; c'est ici qu'elle s'est retirée après le divorce, ici qu'elle est morte, et

c'est dans l'église voisine qu'elle dort son dernier sommeil. C'eût été d'une médiocre dépense de conserver tels qu'ils avaient été jadis, ces appartements et ce parc; c'eût été une grande pensée — mais « les grandes pensées viennent du cœur ».



BONAPARTE.

75 plantés pour l'agrément. On y faisait cent vingt pièces de vin qu'on vendait 50 francs la pièce. On nourrissait sur la propriété

Joséphine de Beauharnais, à sa sortie de prison, avait habité une maison à Croissy, où elle avait placé son fils en apprentissage chez un menuisier, le père Cochard. Plus tard elle garda cette maison où elle ne venait plus guère qu'une fois par semaine pour y recevoir Barras, avec la nombreuse société qu'il traînait à sa suite. A Croissy, outre Pasquier, le futur préfet de police de l'Empire, elle connut un certain M. Chanorier, propriétaire du château, fort homme de bien, très aimé dans le canton et sachant chaque coin du terroir. Ce fut chez M. Chanorier qu'elle entra en relations avec Madame de Vergennes, par suite avec ses filles: Mesdames Rémusat et de Nansouty, et avec Madame Campan.

Trois années plus tard, devenue Madame Bonaparte, ayant fait sa campagne d'Italie, lorsqu'elle songea à acheter un château et qu'elle eut en vue Malmaison, ce fut à Chanorier qu'elle s'adressa pour la renseigner. Bonaparte, avant son départ pour l'Égypte, était venu voir cette terre et en avait, dit-on, offert 300,000 francs, mais il s'était ensuite entiché de Ris pour lequel il avait fait des offres. Puis il était parti sans rien décider.

Les deux maisons avaient un aspect presque semblable: des casernes toutes deux, sans caractère architectural, enfoncées dans un grand parc, avec la Seine tout près; dans les parcs, des eaux médiocres sur qui volent des nuées de moustiques, et de beaux arbres. D'ailleurs à Malmaison comme à Ris, des airs de domaine. Malmaison avait alors 312 arpents en froment, vignes, bois et prairies, plus

douze vaches, cent cinquante moutons; bref, c'était un faire valoir d'un certain revenu.

Nul souvenir historique : En 1244, Malmaison, quoique fief, est une simple grange dépendant de l'église de Rueil; en 1556, c'est la campagne d'un conseiller au Parlement, Christophe Perrot, qui s'en intitule seigneur. Un siècle après, elle passe par une Perrot aux Barentin, qui la louent aux La Jonchère, lesquels la sous-louent à M. de Boulogne, et à Madame Harenc. En 1764 les Barentin la vendent à Madame d'Aguesseau, née de Nollent, qui la garde sept ans et la revend le 23 mars 1771 à M. et Madame Le Coulteux. Ces Le Coulteux du Moley, cousins des Le Coulteux de La Noraye et des Le Coulteux de Cauteleu, sont gens d'esprit et reçoivent grande compagnie. Ils ont à demeure, outre le comte-duc Olivarès, des héros comme le duc de Crillon, des poètes comme l'abbé Delille et des peintres comme Madame

Vigée-Lebrun. Delille chante, pour la fête de Madame du Moley, le *Ruisseau de Malmaison*. Il a bien de la bonté; mais que ne doit-on pas à un fermier général des eaux de Paris? La Révolution arrive et M. du Moley, qui attire fort l'abbé Siéyès, est des plus ardents contre la noblesse qu'il a tant recherchée jadis. Cela n'est-il pas juste? Il se trouve heureux, après la noblesse détruite, qu'on lui laisse sa campagne où il vit assez petitement. Il y passe le temps des troubles, mais, après, est fort désargenté, et en l'an VII (1798), voudrait bien vendre. Il dit qu'il a trouvé une proposition de 200,000 francs comptant, plus un domaine national de 11,000 livres de rente. Mais est-ce vrai? Rien là pour tenter les nouveaux enrichis : les meubles ne tirent pas l'œil; ceux du boudoir ovale, trois canapés et six chaises garnies de mousseline; ceux de la chambre à coucher, en toile de Jouy rose; ceux du grand salon, en quinze seize vert; ceux du salon turc en nankin,



LE TEMPLE DE L'AMOUR.

avec les rideaux de gaze brochée, des panneaux de glace au-dessus des portes, et pour tableaux, huit panneaux de papier arabe. Cela ne dit rien aux Madame Angot. C'est vrai que c'est grand : au premier étage vingt chambres de maîtres, mais de bien vilaines chambres carrelées, étranglées entre les garde-robes et ouvrant sur un corridor où souffle et tournoie un vent glacé.

Enfin on s'entend : M. du Moley a dit son dernier mot. C'est 290,000 francs pour le château, les glaces, le mobilier rural et les animaux, les meubles en plus, à dire d'expert. Cela est du 11 ventôse (1^{er} mars), et la citoyenne Bonaparte passe contrat le 2 floréal (21 avril). Le prix *apparent*, celui déclaré aux notaires, est de 225,000 francs, plus 37,516 francs pour le mobilier, au total 262,516 francs. Ces 37,516 francs, Joséphine les paye *sur la vente de diamants et bijoux lui appartenant*. Elle paye encore les 9,111 francs 68 centimes de droit de mutation. Mais pour le reste, lorsqu'il faut donner un acompte, elle emprunte 15,000 francs au citoyen Lhuillier, le régisseur des Le Coulteux, qui gagne ainsi la promesse de rester dans la maison. Joseph Bonaparte, qui a les fonds de son frère, rembourse ces 15,000 francs au citoyen Lhuillier le 15 messidor (3 juillet).

Cela fait, et sans tarder, elle s'y installe. Elle a grande hâte de jouer à la fermière et aussi, et surtout de donner à Malmaison asile au citoyen Charles, le boute-en-train, le calembourier, le faiseur de tours avec qui elle aime à prolonger tard dans la nuit, ses promenades sentimentales le long de la grande allée des Maronniers.

Donc 15,000 francs payés, et sur les fonds du général, 210,000 à verser. Mais cela ne l'embarrasse point. Au retour de Bonaparte, tout est réglé, et dès lors commence cette débauche d'achats et d'annexions qui, du faire valoir de 397 arpents, fait l'une des terres les plus considérables des environs de Paris, une terre de 538 hectares, plus de mille arpents, qui, en 1807, rapporte

80,357 francs; en 1808, 99,236 francs; en 1809 (dernière année où l'Empereur s'en occupe), 102,080 francs; qui en 1814 est estimée par des experts complaisants 2.158,386 francs 60 centimes, — le quart de ce qu'elle vaut, pas le dixième de ce qu'elle a coûté.

Dès qu'elle s'est vue maîtresse, Madame Bonaparte a fait venir l'architecte à la mode, M. Fontaine, qui outre qu'il est homme de goût est parfaitement honnête, mais qui aime à faire grand. Il conçoit un beau projet : démolir l'ancienne maison pour construire, sur un terrain au-dessus, un palais nouveau; mais Bonaparte ne veut point se lancer à bâtir. On rapetasse tout uniment : on décore la petite galerie, on agrandit la salle à manger, on fait un logement dans le pavillon du nord; chaque fois qu'on abat une cloison, on trouve, il est vrai, une poutre pourrie et l'on est contraint de refaire tout le plafond. Pour établir le calorifère qui doit chauffer la salle à manger, il faut des précautions sans nombre. Mais les architectes sont récompensés de leurs soins, car le Premier Consul se plaît à Malmaison plus qu'en tout autre lieu, qu'en les Tuileries surtout où il ne saurait paraître à la fenêtre sans que la foule qui passe droit devant le château se masse pour le regarder. A Malmaison il est chez lui, il prend intérêt à ce qu'il voit, il se promène le matin de bonne heure, accompagné de Lhuillier, l'ancien régisseur des Le Coulteux et de Fontaine, l'architecte. Toutes les décades, il arrive le nonidi au soir pour passer le décadé en famille. Il amène ses aides de camp, Murat, Junot, Duroc, Lemarois, Lacuée, Lauriston, les généraux de la garde consulaire, Bessières et Lannes, puis Ney et Davout, ses frères, surtout Jérôme, quand il peut s'échapper de Juilly. Puis c'est Eugène de Beauharnais, colonel nouveau des chasseurs à cheval, et les jeunes femmes que ses soldats viennent d'épouser. Hortense, qui est en pension chez Madame Campan, à Saint-Germain, se fait suivre de tout l'essaim des pensionnaires : les demoiselles Auguicé, dont l'une va épouser Ney, Mademoiselle

Aimée Leclerc qui sera Madame Davout, Caroline Bonaparte que guette Murat, Stéphanie de Beauharnais qui deviendra la grande duchesse de Bade, et Stéphanie Tascher qui sera la princesse d'Areberg. Pauline Bonaparte, mariée depuis trois ans déjà à Leclerc, vient plus rarement, et Madame Bacciochi plus rarement encore. Déjà on voit s'empresse des voisines comme Madame Rémusat, dont le mari mendie une place pour lui-même et pour son épouse dans la domesticité consulaire. Il y a des ministres, des conseillers d'Etat, parfois des gens de lettres ou des savants — ceux qui sont venus en Egypte sont toujours bien accueillis — et le boute-en-train, l'amuseur en charge, Isabey, grâce auquel on a les seuls portraits ressemblants du Consul.

L'existence qu'on mène à Malmaison est très libre, sans étiquette encore. Le train, quoiqu'il soit large, n'est pas encore princier. Sans doute, aux deux côtés de la grille, s'élèvent deux pavillons où veillent des vedettes de la Garde, mais la familiarité règne encore entre le général et ses convives, même ses serviteurs. Aussi bien ceux-ci les a-t-il choisis parmi d'anciennes connaissances, et ce n'est pas un médiocre étonnement de trouver comme portier à la grille de Malmaison cet Hautex qui était portier à l'école de Brienne. Un jour de distribution de prix, que Bonaparte, enfant, commandait le poste des élèves, Madame Hautex se prenait de paroles avec des visiteurs et Bonaparte commanda : « Faites sortir cette femme qui apporte ici la licence des camps ! » Madame Hautex peut rappeler ces temps de Brienne au père Dupuy, ci-devant professeur de mathématiques, à qui a été donnée la bonne retraite de bibliothécaire du château, et au père Patrault

qui après de grosses fortunes s'est ruiné par inconduite et auquel, par pitié, le Consul achète les orangers qu'il a dans sa maison à Suresnes. Bonaparte ne craint point les souvenirs ; tous les hommes qui l'entourent lui en rappellent, et c'est lui le premier qui se plaît à les évoquer. Un matin que, sous les grands marronniers, le déjeuner a été servi à la fraîche, le Consul voit s'approcher un grenadier, tenant une lettre à la main. Il l'examine attentivement : « Ah ! lui dit-il, nous nous sommes vus là-bas. N'étais-tu pas un des braves qui, devant Aboukir, gardaient une batterie d'où ils ont été culbutés ? Vous étiez cinq. Ton nom est Joly, je m'en souviens ; c'est toi qui m'a remis trois sabres que m'envoyait Junot. — C'est absolument ça, mon général, réplique le grenadier. J'étais là-bas avec Toïnon, le grand blond, un fameux rageur, vous savez. — Oui, oui, » répond Bonaparte, et se levant de table, tout heureux de cette rencontre, il dit à sa femme : « Vois-tu, chère amie, c'est avec des gaillards comme ceux-là qu'on gagne des batailles. »

Ces grands arbres de Malmaison sont témoins de batailles moins sanglantes. Lorsque le Consul a achevé son travail, souvent on installe une partie de barres, et tout le monde joue. Sur la pelouse, devant le château, dans la grande avenue des marronniers, les jeunes femmes tout de blanc vêtues s'amuse en enfants. Hortense, plus légère et plus agile que toutes, gracieuse infiniment avec ses cheveux blonds que le vent soulève, court comme une jeune biche. Bonaparte qui aime ces jeux, qui les aime toujours, qui y jouait encore à Saint-Cloud avec Marie-Louise, brouille les parties, mêle les camps, s'esquive quant il est prisonnier, s'enrage à poursuivre sa belle-fille, à lui lancer son chapeau pour la toucher, parfois trouve sous son pied une souche qui le fait tomber, alors se relève en riant et faisant des gamineries. Toutefois, s'il aime en faire, il n'aime point qu'on lui en fasse. On sait la disgrâce d'Isabey qui, avec les aides de camp du Consul, joue dans les allées à saute mouton. Il est leste, agile, un peu écervelé, et courant en fol qu'il est, franchit les épaules : un promeneur

est devant lui, il ne le reconnaît point, le croit du jeu et le saute comme les autres. C'est Bonaparte ! Isabey comprend sa balourdise, disparaît quelques jours et ne revient que sur l'assurance donnée par Joséphine que le Consul ne veut pas se souvenir. Seulement il ne veut plus jouer ou ne joue plus qu'à bon escient.

Bonaparte, d'ordinaire, se montre si facile, qu'on comprend certains entraînements. Quand il travaille, les jeunes officiers de l'état-major ne se gênent point dans le billard, à côté de son cabinet, pour se livrer à des jeux bruyants, et lui-même alors, à diverses reprises, toujours souriant, ouvre la porte pour les prier de faire un peu moins de bruit.

Le soir, souvent on danse, et c'est alors la *Monaco* qu'il préfère, ou bien le *Grand-père*, et la longue file des couples parcourt tout le château, grimpant les escaliers, se perdant dans le grand corridor, entrant dans les chambres pour surprendre les paresseuses déjà couchées. Ou bien, au début surtout, il se plaît à jouer et à faire jouer des charades. Il affectionne particulièrement les rôles tragiques qui, selon lui, conviennent le mieux à sa voix sonore et à sa figure maigre et expressive. Nul apprêt, on joue derrière des paravents, on se costume à la diable avec ce qui tombe sous la main ; des châles surtout, si commodes pour les turqueries. Au retour de Marengo, on veut s'élever à la comédie, et dès lors le Consul se contente d'être spectateur. Mais à une troupe qui veut être respectée, il faut d'obligation un théâtre. Les architectes commencent par en construire un portatif qu'on monte dans la grande galerie, près du salon. Bientôt c'est insuffisant. D'ailleurs le salon, lambrissé d'acajou plein, tendu de velours, avec des draperies en étoffe sur les portes est



JOSÉPHINE

d'un effet triste et déplaît au Consul, malgré que Joséphine ait voulu l'égayer de tableaux représentant des scènes de la vie de son mari. Mais Bonaparte est entré dans le salon au moment où on les posait, il les a considérés avec humeur et a ordonné qu'on les enlevât sur-le-champ et qu'on remit en place les toiles vertes. Le salon lui agréait d'autant moins. D'ailleurs ces théâtres qu'on appelait portatifs et qui exigeaient toujours un remue-ménage extraordinaire, étaient de fait fort incommodes. De plus, la grande galerie commence déjà à s'emplier d'objets d'art qu'on ne peut transporter sans risque à chaque représentation. Les architectes doivent donc aviser. Ils combinent une petite salle au second, dans une des plus grandes pièces du pavillon du Nord. Mais voit-on la compagnie quittant ainsi les salons, grimpant deux étages pour aller s'établir dans une pièce étroite qui n'a de foyer, de sortie et de dégagements que sur l'escalier. Il faut conclure, car les prétentions des acteurs vont croissant, et ces acteurs sont des personnages. D'abord, Hortense qui, ayant débuté chez Madame Campan à ces représentations imitées de Saint-Cyr, y a pris le goût et l'habitude des planches ; puis Eugène qui, lui aussi, a joué la comédie à la pension Mestro et qui ne manque point de se faire donner de bonnes leçons à Paris par les plus aimables actrices des théâtres de genre ; puis Bourrienne, qui a un talent naturel pour représenter les financiers fripons ; Isabey si adroit à tout ce qu'il entreprend, metteur en scène et décorateur admirable, grimacier comme personne ; Savary qui excelle dans les valets ; Lauriston qui fait à miracle les jeunes premiers ; Lemaïrois, Marmont, La Planche Mortière, Junot qui n'est point mal en ivrogne, et Didelot qui fait un Crispin digne des Français. Murat et Lannes, gasconniers à l'envi, sont des plus faibles ; pour Louis et Jérôme, ils sont détestables, aussi les emploie-t-on fort peu.

En femmes, sauf Hortense et Madame Ney qui ont des principes, et savent poser leur voix, la troupe est médiocre, « pis que mauvaise, ridicule, » dit un envieux. Vrai pour Caroline qui, avec son malheureux accent de terroir, scande chaque phrase d'un

petit rire qui montre ses dents, mais qui déroute le spectateur le plus attentif, mais Madame Junot se tire bien de ses rôles, Madame Duchatel y porte son intelligence habituelle et Madame Savary fait quand même sa partie. Madame Lavallette ne brille pas, mais elle remplit des utilités. Ce n'est pas rien d'ailleurs d'avoir réuni ces femmes qui toutes sont jolies et dont certaines sont des miracles de beauté. Cela fait passer sur bien des choses.

On a commencé par des vaudevilles et de petites pièces de circonstance. On se hausse à la comédie et le répertoire mérite d'être rapporté, car on joue plus fréquemment les pièces qui plaisent davantage au Consul. *Le Barbier de Séville*, avec Hortense en Rosine, Lauriston en Almaviva et Didelot en Figaro a les honneurs de plusieurs représentations et semble la pièce qui a le mieux réussi. Mais on joue encore les *Fausse confidences*, *Crispin rival de son maître*, le *Collatéral*, l'*Impromptu de campagne*, la *Gageure*, les *Héritiers*, les *Projets de mariage*, le *Dépit amoureux*, les *Etourdis*, les *Rivaux d'eux-mêmes*. On en vint à jouer l'*Avare* et les *Plaideurs* !

Au contraire de ce qui se passe ailleurs, si, à Malmaison, on ne se lance pas à des tragédies, on ne s'y abaisse pas à la farce. Le Consul ne la goûte point, ne la comprend pas. Il veut que le ton soit assez relevé et demeure de bonne compagnie, et pour en être assuré, il a fait présent à chacun des acteurs d'une collection de pièces de théâtre fort bien reliée, de même que, voulant que ses acteurs ne soient point ridicules par leur mise, il a commandé pour eux des costumes riches et élégants, et que, pour les leçons de diction, il paye Michot, Talma et Fleury.

Reste le théâtre à bâtir, et cela ne peut manquer de coûter beaucoup d'argent. Or, les dépenses faites, au 27 mai 1801, par Percier et Fontaine, rien que pour l'arrangement de Malmaison, sans y comprendre aucune des annexions, rien qu'en aménagements, en peintures, en décorations, en constructions de corps de garde et de tourne-bridés, en déplacements d'arbres et en plantations, montent à plus de 600,000 francs, et les architectes prévoient qu'il faudra au moins le double de cette somme pour avoir « une mauvaise maison étagée et mal rétablie. » C'est de l'argent, et l'on comprend le mot de Bonaparte répété vingt fois à l'architecte, en allant et venant dans la même allée : « Où tout cela a-t-il passé ? »

Mais cela ne regarde point les acteurs, ils n'en veulent pas moins leur théâtre, et ils finissent par l'avoir. Le Premier Consul ordonne qu'on construise le plus économiquement possible une petite salle entièrement isolée, dans les cours, du côté de la ferme. Cela doit être fait en un mois. Tout de suite le plan est dressé, et les devis ne s'élèvent qu'à 30,000 francs. Il est vrai qu'on n'aura qu'un petit bâtiment de solidité assez médiocre, sans prétention monumentale, construit en planches et couvert en ardoises; mais, au dedans, un parterre, un rang de loges, une galerie, un orchestre, deux petits foyers, et la salle pourra contenir deux cents personnes au moins. En vingt-sept jours le théâtre est construit, et il est inauguré le 12 mai par une représentation de la *Serva padrona* donnée par la troupe italienne d'opéra buffa de Paris.

Désormais, aux représentations de la troupe de Malmaison on s'empresse. « Les premières loges ne sont remplies que de ducs, de duchesses, d'ambassadeurs et d'ambassadrices, de femmes de ministres et des principaux généraux de la République; aux secondes, on place les conseillers d'Etat avec leurs femmes, les sénateurs, les tribuns, les juges; enfin le parterre est composé de généraux et d'officiers de tous grades. » On se rend de la galerie du château à la salle de spectacle par un passage garni en coutil, et, la pièce jouée, on repasse dans les salons où la soirée se termine soit par un bal, soit par un concert. Déjà le Premier Consul a sa musique particulière, composée des plus illustres artistes de Paris, déjà les bals ont un caractère presque officiel, et c'est fini des jolies soirées où Bonaparte, tenant la banque au vingt et un, appelait à sa partie tous les habitants de Malmaison. C'est fini des diners en commun avec les officiers de la garde et les aides de

camp. On dine encore dans la même salle, mais à deux tables que séparent des colonnes, et à la table du Consul ne prennent plus place que Madame Bonaparte et ses enfants. C'est fini, dans les soirées, après les jeux à la mode, ces petits jeux à gages dont toute la société, cinquante années durant, a raffolé, de ces récits que faisait Bonaparte, romans qu'il imaginait au cours du discours, ou souvenirs plus merveilleux encore que lui dictait sa mémoire imperturbable. A des soirs encore, à Saint-Cloud, dans les premiers temps, il se laissera aller à raconter, mais non plus avec cette jeunesse, cet entrain des premiers jours de Malmaison.

Et, comme pour clore cette époque première du château, voici que ceux qui l'ont rétabli, Percier et Fontaine sont remerciés par Joséphine qui ne les trouve pas assez souples et assez complaisants, et remplacés par Lepère. C'est pourtant beau ce qu'ils ont fait, et d'un grand goût qui n'a pas été souvent égalé. En ces décorations riches et nobles de la salle du conseil, en ces plafonds de la grande galerie, en cette salle à manger de stuc, en cette bibliothèque, ils ont déployé toutes les ressources d'une imagination très féconde, servie par une science profonde. Leurs arabesques ne sont point inférieures à celles du Vatican, et cette entente des emplacements, pour les rendre à la fois grandioses et commodes est rare à ce point, que depuis un siècle ils ont été presque les seuls à la posséder. Servis par des ouvriers qui étaient eux-mêmes des artistes et entre lesquels Jacob a le premier rang, ils ont inventé et fait exécuter un mobilier dont toutes les pièces sont des chefs-d'œuvre. Les logements du premier et du second étage, quittant leur air de chambres d'amis, ont été rendus assez commodes pour qu'on puisse y recevoir des personnages d'importance, et quoique l'appartement du Consul occupe une grande partie du premier étage, il se trouve encore dix-sept appartements à donner. Les cuisines ont été transportées des caves du château dans les bâtiments de la ferme. Le parc, agrandi de plus de moitié, a une grille d'entrée qui impose. Les écuries et les remises sont de dimensions à recevoir, outre les équipages du Consul, ceux des invités, et un jardin botanique, avec des serres chaudes, des ménageries, des volières est en cours d'exécution. Mais outre Lepère dont elle s'est engouée comme architecte, Joséphine a appelé pour ses jardins, d'abord un dessinateur anglais, puis Morel, le célèbre Morel. Désormais la dépense va croître à l'infini et Joséphine, achetant sans compter et prenant tout ce qu'elle rencontre, va constituer en cette Malmaison le plus étrange musée. Déjà, sur sa demande, on lui a délivré, du dépôt des antiquités, douze bustes en porphyre représentant des empereurs romains, mais, pour son parc, il lui faudrait toutes les statues des palais, pour sa galerie tous les tableaux des musées, pour sa ménagerie tous les animaux

bizarres, pour son jardin toutes les plantes exotiques, pour son cabinet toutes les curiosités grecques, romaines, françaises. Cela s'accumule et s'entasse. Les caisses non déballées sept années durant, emplissent des remises, des caves, des kiosques. De ce qui est à jour en ce palais à part, ce palais qu'eût rêvé quelque courtisane fantasque qui aurait eu le moyen de satisfaire, non point seulement tous ses désirs, mais ses velléités de désirs, on ferait des volumes qui exposeraient tout ce qui fut la curiosité du temps passé, quelque chose comme l'inventaire de ce qui peut coûter le plus cher sans être utile.

Par là, cela s'élève à la grandeur. En ce gouffre de Malmaison, pour la terre, les serres, les jardins, une vingtaine de millions ont été jetés. L'ameublement, les objets d'art, les fantaisies en représentent autant. Qu'en reste-t-il de tout cela? Sauf les tableaux qui sont en Russie, chez les Leuchtemberg, rien que cette mesure où

le vent gémit, que les pluies pourrissent et qui demain portera cet écriteau :

MATÉRIAUX DE DÉMOLITIONS
A VENDRE

FRÉDÉRIC MASSON.



PETITE VUE DE LA PELOUSE.



LE

Festéjadou

SCÈNES DE LA VIE CATALANE

— Suite (*) —

PAR HUGUES LEROUX

VII

Ce soir-là, après mon souper, je descendis jusqu'à l'échoppe de Oms pour savoir si Maria-Julia n'était pas rentrée de Figueras. La fenêtre était éteinte. Je collai ma figure aux carreaux et je regardai dans l'intérieur de la maison. Je ne vis personne. Pourtant il y avait quelqu'un dans l'échoppe et l'on m'avait aperçu, car la porte du petit couloir s'ouvrit. La voix d'Oms dit dans l'ombre :

« Entrez, Monsieur. »

Dans l'échoppe je demandai :

« C'est comme cela, père Oms, que vous restez tout seul dans le noir ? »

— Dans le noir ! vous pouvez le dire ! Regardez. »

Son geste violent désignait la porte de la chambre. J'aperçus deux formes de femmes agenouillées sur le pavé. Oms tendit le poing vers elles. Et sa violence m'étonna. D'ordinaire, ses gestes de sacristie semblaient enveloppés d'un surplis. Il se frappa le front.

« Cela m'a fait autant de mal, Monsieur, que si j'avais trouvé la statue de la Vierge en morceaux sur le pavé de l'église... Ah ! gueuse ! gueuse ! Basilic ! Démon de femme ! »

Je tâchai de le calmer.

« Voyons, lui dis-je, ne l'effrayez pas. »

— Hein ? »

Il me regarda moi-même comme s'il avait eu devant lui le Basilic du psaume. Puis soudain sa face se détendit, prit une expression d'accablement pitoyable :

« Figurez-vous qu'elle nous a dit : « Père, mère, si vous voulez me tuer, tuez-moi... Faites-moi boire quelque chose, je le boirai... Mais ne me défendez pas de retourner vers lui, parce que j'y reviendrai tout de même. » »

Je demandai timidement : « Et le jeune homme est un gendre impossible pour vous ? »

Oms vociféra : « Un garçon de Palalda !... Je donnerais ma fille à un garçon de Palalda ? Moi ! Oms ! Sans compter que c'est le plus brigand de tous. Vous le connaissez peut-être ? le neveu de l'aubergiste Ripoll, Valent. »

J'avais aperçu le festéjadou de Maria-Julia dans un débit de tabac d'Amélie. Il n'y avait pas à dire : sa tournure valait mieux que sa réputation. Je savais que l'on reprochait au garçon quelques coups de fusil douteux dans la Serrat del Mer, puis un tas d'histoires avec les douaniers et les gendarmes. Oms avait dû jeter tout cela à la tête de sa fille. Mais c'étaient là des arguments de colère dont la valeur s'affaiblirait avec le temps. Vingt fois j'avais entendu Oms lui-même parler avec éloge des Carlistes et de leurs batailles contre la gendarmerie. D'ailleurs il ne fumait que du tabac de contrebande. Le véritable motif de l'indignation du bedeau, c'était l'antique injure faite par les gens de Palalda aux saints d'Arles. Cet argument-là était sérieux. Les amoureux avaient le loisir de se morfondre ou d'aller plus avant dans leur péché. Toutefois il me parut que je devais refroidir, dans son premier bouillon, la fureur du père.

« Oms, lui dis-je, vous êtes un bon chrétien. Vous ne devez pas vous mettre en colère, même pour le service de Dieu. Allez donc un peu prier à Saint-Sauveur. Vous y serez seul. Votre sang s'apaisera. Moi, si vous le permettez, je dirai un mot à votre fille. »

Le bedeau hocha la tête :

« Vous avez raison, monsieur. J'ai besoin de prier. J'y vais. Vous, tâchez de ramener Julia. Mais, je n'y compte guère. Les Oms, voyez-vous, je les connais : il y en a qui sont partis pour le bien ; il y en a qui sont partis pour le mal ; il n'y en a point qui soient revenus sur leurs pas. »

Il sortit et je toussai légèrement pour avertir les deux femmes de mon entrée dans la chambre.

Elles étaient à genoux au milieu du pavé, la mère, la fille, aux bras l'une de l'autre, dans l'attitude des saintes femmes qui se soutiennent au pied des calvaires. Ni l'une ni l'autre elles ne pleuraient. Elles ne parlaient pas non plus. Leurs regards s'attachaient au sol. Seulement la mère était immobile tandis que Maria-Julia, de temps en temps, branlait la tête. Son geste semblait dire : « Voyez tout de même ce qui arrive. » Et aussi : « Je ne céderai pas. »

Je me tenais debout devant elles, un peu gêné de les voir ainsi à mes pieds. Je me précipitai dans une phrase sans issue :

« Julia... ma chère amie... vos parents... quel malheur ! »

Sûrement c'était un malheur que son cœur fût tombé aux mains de celui-là, car personne maintenant ne pouvait plus l'en tirer. Quoi ? Il avait tué ? Les gendarmes avaient voulu le mettre en prison ? Il était joueur et brutal ? Elle ne disait pas non ; mais que lui importait à elle ?

« L'estimou... »

C'est à dire, tout ensemble : « Je l'estime, je l'aime. » Et dans ce mot de patois, le seul que mes exhortations lui arrachèrent et qu'elle prononça moins pour moi que pour elle-même, c'était bien toute sa vie qu'elle donnait, cette tendresse de femme dont parle la chanson bohémienne, — celle qui reste comme une pierre où on l'a posée.

VIII

On la rencontra le lendemain sur la route de Palalda. Elle montait à l'auberge pour parler à Valent.

Au passage du pont elle s'arrêta net comme si un scorpion s'était trouvé devant elle. Elle venait de voir la Comaills assise sur une borne. L'effroi de Maria-Julia amusa la gitane :

« Ah ! ah ! fit-elle, quand l'étalement est à la guerre, la pouliche le cherche dans le pré. »

Maria-Julia crut que la vieille lui annonçait le départ de Valent pour la caserne.

« Comaills, dit-elle, ne me jette pas de sort. Il faut que je me marie avec Valent. »

(*) Voir le Figaro illustré, fascicule d'octobre 1893, page 181.

La vieille rit plus fort : « Qui donc songe à te faire du mal, ma petite grive de vigne ? Je te veux du bien... Je vais te dire ta chance. »

Elle attira la main peureuse de Maria-Julia et tout de suite elle feignit un grand trouble :

« Hâte-toi ! dit-elle. Hâte-toi, ma petite mule. Ta course est finie, tu montes le chemin qu'on ne redescend pas. »

... Devant le cabaret des Ripoll, Maria-Julia hésita un instant avant d'écarter les rideaux.

« Où est Valent ? »

L'oncle se retourna, comme s'il eût été piqué au talon :

« Ah ! c'est celle d'Arles ! »

— Joseph Ripoll, dit Maria-Julia en pâlisant, n'injuriez pas votre nièce. Valent m'a promis le mariage... »

Il croisa les bras.

« A toi aussi ?... Eh bien ! Va le chercher où il est, ton Valent ! Il te règlera ton compte comme à l'autre. »

En parlant, il la saisit par le coude :

« Je te dis que ton festéjadou est dans la Serrat del Mer, avec les gendarmes et les carabiniers à ses trousses, les gendarmes parce qu'il est déserteur, les carabiniers parce qu'il a joué du couteau. Tout ça pour des cotillons !... Et il nous laisse, moi son oncle et tous ses amis, avec des marchandises en détresse qu'il va falloir enterrer dans les gorges des Trabujeros ! »

Dans sa colère, il lui jeta toute l'histoire à la face.

Valent s'était pris de querelle avec une maîtresse de Figueras dans un cabaret ; il avait fait une croix de couteau sur la figure de la fille. Les carabiniers étaient accourus pour l'arrêter. Lui avait glissé entre leurs mains. Et maintenant il tenait la montagne.

Tandis que le Ripoll parlait, Maria-Julia s'était laissée choir sur une chaise. Ses regards s'en allaient par la fenêtre ouverte. En bas, très loin, elle apercevait la place où elle était venue attendre Valent, au bord du chemin, pour monter dans sa tartane. Il n'y avait pas encore trois semaines...

IX

Ma saison d'eaux était terminée depuis longtemps, et j'avais glané autour du couvent d'Arles de quoi m'occuper agréablement pendant tout l'été. J'allai prendre congé de Monsieur l'abbé Pujol. Je lui recommandai encore une fois de m'écrire au sujet des cynocéphales et je fixai la date de mon départ.

J'achevais mes préparatifs quand la servante de l'hôtel m'avertit qu'une personne d'Arles demandait à me voir :

« Et qui donc ? »

— Moi ! » dit une voix derrière la porte.

C'était Maria-Julia. Ses joues s'étaient

creusées, ses yeux flambaient comme un feu de broussailles. Elle s'assit sans s'excuser :

« Monsieur, dit-elle, vous vous êtes trouvé là comme mon père m'a maudit, et vous avez appris ce que j'avais dans le cœur ; je viens vous dire le reste... »

Je protestai assez vivement que ces choses-là ne me regardaient point. Mais elle s'obstina, déclarant qu'elle ne voulait pas aller trouver les prêtres et que seul je pouvais lui donner un conseil.

Elle me conta depuis le commencement son aventure avec Valent. Je la laissai parler. Son récit la soulageait :

« Comment je l'ai connu ? dit-elle. En restant dedans. (Elle voulait dire, sans quitter la maison). Les garçons je n'ai jamais pu les souffrir. Une fois, mon père m'avait envoyé chez notre voisin le taillandier, pour faire affiler un outil. Il était là. Je le vis. C'était fait. Je me souviens qu'en sortant de l'échoppe j'ai déchiré

ma robe. Il me tendit une épingle qu'il détacha du collet de sa veste. Une épingle ! Monsieur, cela porte malheur. Je le savais, j'aurais dû y songer ; mais j'étais folle. A ce moment-là, il revenait d'Afrique, où il avait fait son temps. Il avait les yeux fiers comme un mécréant. Il était très maigre et pourtant je voyais à travers sa manche comme ses bras étaient forts. Toutes les filles lui envoyaient des œillades. Lui, ne tournait même pas la tête, ou bien il les regardait avec mépris. Il méprise tant les femmes, monsieur ! Un des premiers mots qu'il me dit fut une insolence. Il me demanda si je ne monterais pas un de ces jours jusqu'à Palalda où il habitait. Je répondis : « Pourquoi irais-je ? »

« — Mais pour clouer un fer dans la porte de l'église ! »

« C'est une dévotion du pays, monsieur. Les filles qui ont péché avec leurs festéjadous, vont accrocher un fer de cheval à l'église de Palalda, dès que leur ceinture devient lourde. J'aurais dû me fâcher, je rougis. Je n'avais pas honte, j'étais triste qu'il pût croire que déjà j'avais préféré quelqu'un, quand c'était lui que j'aimais. »

« De tous côtés on me parlait mal de lui, non pas seulement parce qu'il faisait la contrebande et parce qu'il avait tué des douaniers. Tout le monde ici passe les montagnes, et Monsieur le Curé lui-même boit de l'anisette espagnole. Mais il avait de mauvaises fréquentations, son oncle, l'aubergiste Ripoll et puis cette Comaills. Ce sont des gens au diable, monsieur. Et c'est eux qui ont perdu Valent. Hélas ! mon Dieu comme je l'aimais, comme je l'ai aimé ! Tenez, si j'avais été dans l'agonie et s'il s'était assis auprès de mon lit, il me semble que cela m'aurait arrêté de mourir. »

Maria-Julia baissa la voix et je l'entendis marmotter en gavache des paroles que je compris mal. Elle ne menaçait point. Elle parlait à quelqu'un

qui n'était pas là, avec une extrême douceur : à Valent, sans doute.

« Enfin ! dit-elle.

Tous les soirs il venait m'attendre dans l'ombre de l'église. Je trouvais un prétexte pour sortir. Et nous nous baisions. Mais je disais toujours non... toujours !... Ce n'était pas à cause de lui, j'avais confiance. Mais c'était à cause de son oncle et à cause de la Comaills. Une fille que Valent avait aimée était venue trouver ces gens-là, et l'on disait dans le pays qu'elle avait passé entre leurs mains.

« Sans la fête de la Vraie-Croix, peut-être que je ne me serais jamais décidée. Ma tante la religieuse me demandait depuis longtemps de venir faire une retraite auprès d'elle, à Figueras. Je promis à Valent que

je partirais

avec lui.

Nous devions passer

la journée

ensemble,

et le soir il

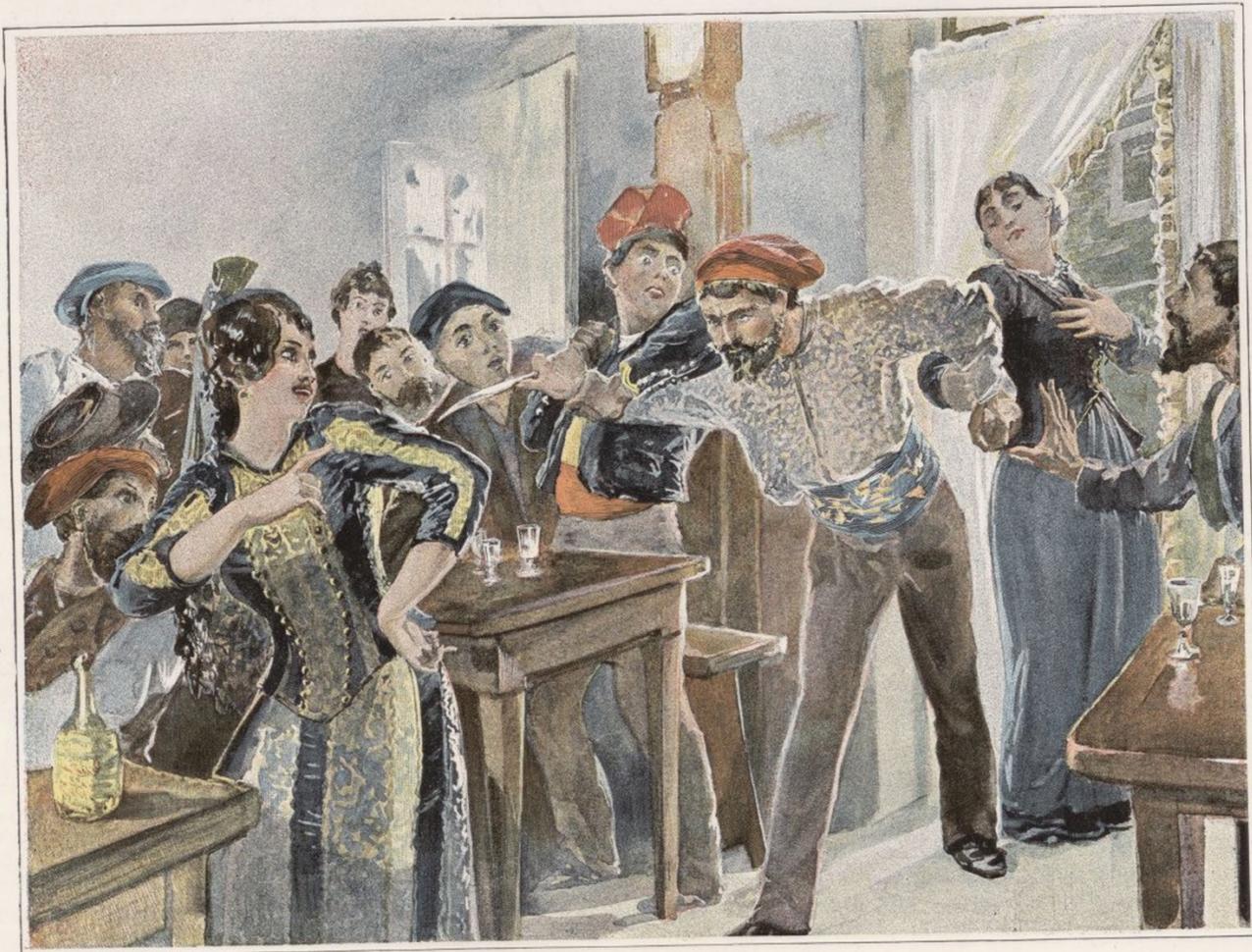
m'accompagnerait jusqu'à la porte du couvent. Il m'avait conduite pour la danse à l'Erato. Je ne sais pas si vraiment ses deux sorciers lui ont donné le *bar lachi* qui rend les femmes folles. Mais sûrement ce soir-là, il me prit mon âme en dansant. Je croyais l'aimer avant, je ne m'y connaissais pas... Quand la musique fut finie nous sortîmes avec la foule. Il ne fut plus question du couvent. Je ne lui demandai même pas où il me menait ; nous ne nous parlions point. Je m'accrochais à son bras, mais il était tout seul. Il faisait ce qu'il voulait. Il me semble que je me suis endormie entre ses bras pendant que je dansais, et, s'il m'a versé un philtre, il a duré longtemps, car le lendemain j'ai ri, quand je me suis réveillée, à côté de lui, au jour...

« Ah ! Monsieur, cette journée de Figueras ! comme elle avait bien commencé, comme elle a mal fini ! Je n'étais pas sûre si je marchais par terre ou bien dans les nuages. Et tout me grisait :



ces écharpes qui pendaient des balcons ; ces cris de la foule autour de nous ; ces paroles que Valent me disait dans l'oreille en me chatouillant avec sa moustache. Il m'avait entraînée vers la place du Vieux-Marché. C'est là, sous les arcades, que l'on vend les choses de coquetterie pour les femmes. La foire de Figueras, c'est la foire aux corsets. Il y en avait d'accrochés du haut en bas des boutiques. Et comme ils étaient éclatants ! On devinait qu'ils fai-

saient la taille si fine, serrée par en bas comme une abeille. Les hommes s'arrêtaient là-devant, et ils avaient l'air de rêver... Valent me fit entrer dans une de ces boutiques et il me paya un des plus beaux corsets qu'il y avait là. Il était tout rose avec une dentelle noire et pourtant dans le faux jour, il se moirait comme une aile de pigeon. Valent profita d'une seconde où la marchande retournait à son étalage pour m'attirer contre lui. Je sentais la force de



ses mains à travers les baleines souples, et il appuya son baiser au milieu de mon cœur...

« Moi aussi je voulais faire un cadeau à mon festéjadou et je me demandais : « Qu'est-ce que je vais lui donner ? Une ceinture ? »

« Nous nous arrêtrâmes devant des gens qui jetaient des couteaux. Valent était merveilleusement habile à ce jeu-là. Il envoya quatre couteaux dans le cœur de la cible ; tout le monde applaudit, et moi, j'étais si fière... Je choisis le plus beau couteau pour le lui offrir. Le manche était en corne et en cuivre ; il y avait le mot « recuerdo » écrit sur la lame. Valent fit semblant de le lever sur moi et il me dit en riant :

« — Si jamais tu me trompes... »

« J'aurais dû lui demander une pièce pour conjurer le sort. Mais je ne pensais plus.

« Souvent il m'avait dit :

« — Quand nous irons à Figueras, je te conduirai au Guignol. »

« Le cabaret où il me mena était haut comme une cathédrale. Des centaines d'hommes buvaient de l'anisette autour des tables. Le Guignol était dans un coin. On riait beaucoup. Mais moi je n'écoutais pas les marionnettes. Je regardais les servantes du cabaret. Jamais je n'avais vu des filles pareilles. Elles venaient s'asseoir à côté des hommes presque sur leurs genoux. Leur figure était toute blanche de plâtre, leur bouche rouge de peinture. Pourtant les hommes s'empresaient autour d'elles. Ils leur enlaçaient la taille, ils les baisaient devant tout le monde. Je sentis que j'avais peur et je dis à Valent : « Emmène-moi ! »

« Comme nous approchions de la porte une fille qui versait de l'anisette se retourna. Elle et Valent se reconnurent. La fille lui jeta un regard et puis elle dit en tendant sa joue à un buveur :

« — Baise-moi et donne-moi deux pesetas... Ce sera pour élever l'enfant de Valent qui n'a pas de père. »

« Valent avait lâché mon bras et je vis dans sa main le couteau que je lui avais donné.

« On les sépara. Il lui cria de la porte :

« — Au revoir, Dolorès ! »

« Je crus que c'était moi qui avait reçu un coup de couteau. Mes jambes tremblaient. Il dut me soutenir : « Valent, lui dis-je, « tu m'as menti. » Mais il jura :

« — C'est elle qui ment ! l'ignoble fille ! une bohémienne qui est allée avec n'importe qui ! Qui sait ? Avec le vieux Ripoll, « peut-être ! Et elle dit que c'est moi ! Je la marquerai ! »

« Il frappait du pied. Il étendait son poing. J'essayais de le calmer, mais je n'avais plus le courage.

« J'espérais qu'il me dirait un mot tendre. Je ne demandais qu'à le croire. Il n'était plus avec moi. Il était avec cette fille qui l'avait insulté. On arriva ainsi à la porte du couvent et nous nous embrassâmes, mais sans joie. Il me demanda :

« — Quand rentres-tu chez tes parents ?

« — Dans quinze jours.

« — C'est bon, » fit-il.

« Et il s'éloigna.

« Pourquoi ne suis-je pas restée dans ce couvent, monsieur ? La pensée m'en était venue et sans doute c'étaient les saints d'Arles qui me l'avaient inspirée. Je passai toute la première nuit dans cette résolution de retraite. Mais, dès le matin, la pensée de Valent me revint. J'oubliais sans effort la scène avec Dolorès. Je croyais tout ce que Valent m'avait dit. Il m'occupait tellement que j'étais distraite au milieu des prières. Autant dire, je passai ces deux semaines de retraite à songer à lui.

« Un jour avant mon départ, ma tante vint me trouver dans ma cellule :

« — Maria-Julia, dit-elle, demain, tu communieras. »

« J'avais soigneusement éloigné de moi la pensée qu'il faudrait m'agenouiller devant un prêtre, lui confesser ce que j'avais fait avec Valent. Ces choses-là ne s'avouent que la veille du mariage. J'eus la faiblesse de me dire : « Confessons-nous toujours, « je demanderai pardon à Dieu sur le péché que je cache, et après « je ne communierai pas. » Mais le matin quand je vis les religieuses se lever pour aller à la Sainte Table, la terreur me prit. Je pensai : « Si je ne communie pas, ma tante me retiendra. » Et à tout prix je voulais revoir Valent ; je ne pouvais plus attendre. Je me levai — et, pour l'amour de lui, — je perdais mon âme.

« Vous m'avez vue le lendemain, monsieur, chez mes parents. Je leur dis qu'il fallait me marier avec Valent et vous savez comment ils m'ont reçue. Mais je ne me suis pas découragée pour cela. Il ne s'agit pas seulement de mon amour, — mais de tout. Si Valent ne m'épouse pas après ce que j'ai fait, je suis damnée. Alors

j'ai été voir son oncle là-haut, à Palalda. J'en reviens. Il vient de m'apprendre que Valent s'est mis dans la montagne pour cette Dolorès. Il ne m'épousera pas. Et moi, je ne peux plus entrer dans l'église. Qu'est-ce qu'il faut faire ? »

Maria-Julia releva soudain ses yeux qu'elle tenait baissés et elle me regarda. Je la sentais si décidée à tout que je fus troublé.

« Mon enfant, lui dis-je, vous m'embarrassez ! »

Elle m'interrompit :

« Il n'y a rien à faire, n'est-ce pas ? »

Je lui proposai de retarder mon départ d'un jour et d'aller trouver ses parents.

Elle m'arrêta :

« Non... »

Puis au bout d'une seconde :

« Adieu. »

Elle sortit aussi brusquement qu'elle était entrée en laissant la porte ouverte. Le courant d'air fit envoler mes notes. Je dus les ramasser sur le parquet.

« Au diable les femelles ! » m'écriai-je en maugréant. — Car je me baisse difficilement et je me relevai tout congestionné.

X

La rentrée au logis, après une absence un peu longue, est toujours une minute délectable. Je me remémore en ces occasions les préceptes fabulistes qui raillent l'inquiétude de l'homme et la vanité des déplacements.

Le soir même de mon retour, j'avais convié à un modeste repas d'archéologue mon excellent ami, M. Boitel, du Museum. J'étais impatient de lui communiquer les premiers résultats de mon enquête et de lui annoncer qu'une note de M. l'abbé Pujol achèverait prochainement de l'éclairer.

Nous passâmes la soirée à causer des sculptures d'Arles, et, à ce propos, M. Boitel me fit sur les migrations des singes une petite conférence très savante qui ne laissa pas de m'intéresser. Je le trouvai sceptique devant l'hypothèse que des cynocéphales auraient bien pu visiter vers l'an 900 les gorges du Vallespir.

« En effet, me dit-il, voici comment sont distribuées les tribus du genre cynocéphale : les *babouins* habitent l'Afrique septentrionale, le cap de Bonne-Espérance, l'Arabie et l'Ethiopie ; les *mandrilles* se trouvent sur les côtes occidentales de l'Afrique, et enfin les *cynopithèques* ou *cynocéphales nègres* vivent aux Philippines... Personne n'en a jamais vu ailleurs. Toutefois il ne serait pas scientifique de nier. Je ne me prononcerai qu'après avoir pris connaissance des notes de M. l'abbé Pujol. »

Le curé d'Arles nous fit attendre un grand mois la lettre promise. Elle vint enfin. L'excellent homme commençait par s'excuser :

« Nous avons eu, disait-il, tant d'événements imprévus depuis trois semaines. Vous souvenez-vous d'Oms, mon sacristain ? Un

grand malheur l'a frappé. Sa fille a été retrouvée dans le lit du Tech, au coin du pont, là où une petite croix de fer est enfoncée dans le rocher. Elle avait disparu de sa maison la veille même de votre départ. Des gens l'ont vue à Palalda puis à Amélie. Ensuite on perd sa trace. Nous avons accordé la sépulture chrétienne. Je vous avouerai pourtant que je crois bien moins à un accident qu'à un suicide d'amour. Le médecin qui a fait l'autopsie de Maria-Julia m'a secrètement confié qu'elle était enceinte. Quoi qu'il en soit, le pauvre Oms a manqué mourir de chagrin. Il m'est d'un grand secours dans toutes nos affaires et sa maladie m'a mis dans l'embarras. C'est l'unique motif du retard que j'ai apporté à vous écrire... »

Puis M. l'abbé Pujol arrivait au point important de la lettre :

« Mes correspondants d'Espagne ont, disait-il, exploré pour vous les trésors de leurs bibliothèques. Voici le résultat de leur enquête :

« Vers 963, le pays d'Arles sentit la main de Dieu s'appesantir sur lui. Les désastres étaient tels, disent nos hagiographes catalans, que tout homme vivait en présence perpétuelle de la mort. L'agriculteur ne moissonnait jamais ce qu'il avait semé, les récoltes qui échappaient aux grêles étaient ravagées par les loups et autres animaux féroces. Mais ce n'était rien encore. Un fléau bien plus redoutable allait jeter la terreur dans le Vallespir. Des animaux sauvages, d'une espèce inconnue, assez semblables aux singes, dépouillant toute crainte, firent invasion dans les maisons d'Arles et dans les villages voisins. La nuit et même le jour, ils enlevaient les enfants dans leurs berceaux, ils les emportaient sur la montagne, et là ils dévoraient ces innocentes créatures... Ces faits sont rapportés par le Père Leot, dans son beau livre *De la translacio dels sants Abdon y Sennen* (chapitre V), et d'autre part dans *l'Historia de los Santos de Catalunya*, par le P. Domenec.

« Maintenant, quels sont ces animaux que la tradition locale appelle des *Simiots* ? Le récit inséré dans les *Marca Hispanica* parle de deux classes d'animaux : *Cati et simia* ; des chats et des singes. Le chroniqueur Pujade estime que ces animaux n'étaient autres que des cynocéphales (Tome II. Livre 8, chapitre IV). Mais c'est là une opinion personnelle et rien n'empêcherait de croire que les *Simiots* d'Arles étaient des animaux comme on en n'a jamais revus, expressément créés par Dieu pour éprouver la piété de son peuple. »

Je m'empressai de communiquer cette lettre à mon ami M. Boitel, du Museum.

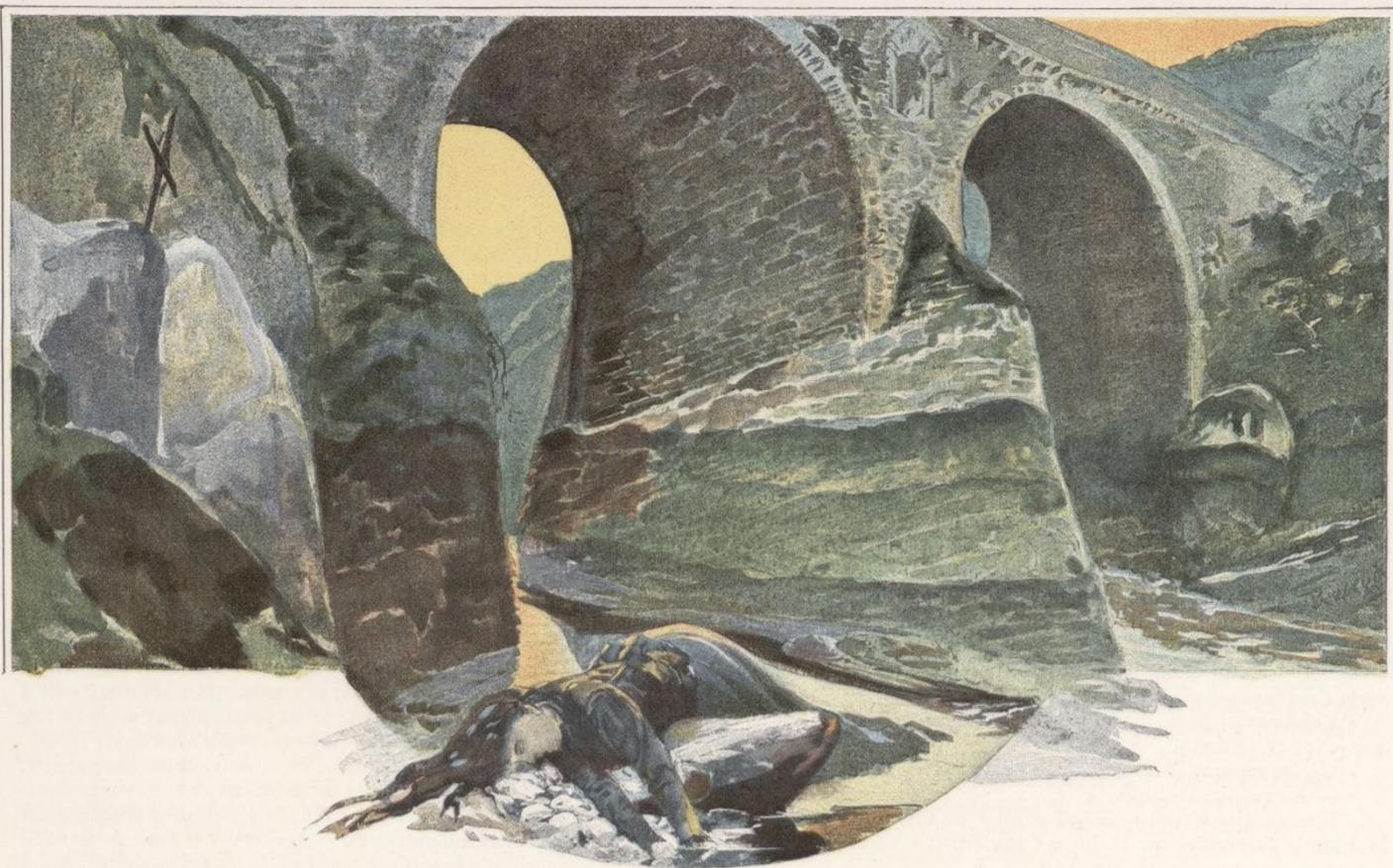
« La cause est entendue ! me dit-il en me la rendant. *Cati et simia*, mi-chats, mi-singes ! Pourquoi pas des Tarasques ? Vos cynocéphales du porche d'Arles sont des fantaisies de sculpteur. »

Je suis tout à fait de cet avis.

HUGUES LEROUX.

FIN

(Illustrations de Georges Récipon).





L'ABBESSE

PAR HENRY DE FLEURIGNY

Monseigneur Amaury de Castel-Montbazon,
Duc de la Roche-Handair et comte de Saint-Blaise,
— A Dieu ne plaise

Que je ternisse son blason
En contant cette histoire —
Était pourtant un mécréant notoire !
Non pas qu'il blasphémât le ciel,
Notre Seigneur Jésus, l'Évangile ou la Vierge,
Et non pas qu'il niât le dogme essentiel ;
Mais quant à mettre un cierge,
Quant à dire un *Pater* ou quant à pénétrer
Le Dimanche à l'Office,
C'était un sacrifice
Qu'on n'eût pu faire entrer
Dans sa tête un peu lourde.
La messe, il la traitait de bourde :
Il haïssait les capucins,
Les cloches, les cérémonies,
Prétendant que, pour honorer les saints,
Il n'était pas besoin de tant de litanies !
Il professait des mépris colossaux
Contre les prieurs ses vassaux
Et se désopilait la rate,
En vrai pirate,
A railler sans répit
Les Ursulines solitaires
Qui par foi, par honte ou dépit
S'enferment dans les monastères.

De leur côté,
Abbés et carmes,
Quand il passait botté
Avec ses hommes d'armes
Sans se signer, devant leur prieuré,
Disaient des patenôtres,
(Les prêtres de ce temps étaient pareils aux nôtres,
Pour qu'il fût déclaré
Hérétique et relaps par quelque sainte Bulle...
D'après ce préambule,
On juge des débats,
Des luttes, des conflits, des rages, des querelles
Qui surgissaient sans cesse autour de ses tourelles
Entre le noble duc et les gens à rabats !
Pour comble de discorde,
Monseigneur Amaury de Castel-Montbazon
Avait dans sa maison
Un bouffon de sac et de corde,
Sorte de nain
Presque mulâtre,
Distillant son venin
Au coin de l'âtre.
Ce nain se nommait Grisolet :
Il était laid
Hargneux, difforme !
Une tête de chien sur un torse sans forme :

Aussi ventru qu'un pot :
Un rire de chouette et des dents toutes rases,
Haineux comme un reptile et répugnant, sans phrases,
Comme un crapaud !

Le contraste était rude entre bouffon et maître,
Car le duc de la Roche-Handair,
— J'allais l'omettre —
Était un cavalier superbe et de grand air.
Il avait grisonné sur les champs de bataille
Et son visage roux
Portait plus d'une entaille ;
Mais quand il s'avancait lentement, sans courroux,
Vêtu d'un justaucorps en guise de cuirasse
Parmi les barons de sa cour,
On devinait en lui le grand seigneur de race,
Aussi galant joueur dans les tournois d'amour
Qu'il était valeureux au fort de la mêlée
Quand il y brandissait sa bannière étoilée !
Donc, pour finir le chapelet
De ce long griffonnage,
Le duc et Grisolet
Faisaient très bon ménage.
D'ailleurs si quelquefois
Il tombait en disgrâce,



Le Fou rentrait en grâce
Rien qu'en rééditant pour la centième fois
Quelques plaisanteries
Contre moines et confréries.

Or un jour qu'ils chassaient tous deux,
Le nain hideux
Et le chevalier magnifique,
Dans un grand bois soporifique
Où les chiens faisaient buisson creux,

Le destrier du maître et le bidet du page
Firent, l'un suivant l'autre, un écart vigoureux
En pointant droit l'oreille aux éclats d'un tapage...

« Pâque-Dieu ! fit le duc,
Un cavalier caduc
Eût vidé les arçons de la belle manière !
Qu'est cela, Grisolet ? »

Le bouffon, cramponné des mains à la crinière
De son vieux cheval maigrelet,
Dit aussitôt : « Messire,
On me pourrait occire
Que je ne saurais pas
D'où montent ces vacarmes
Elevés sous nos pas !
Dirait-on point des Carmes
Qui se glissent sous bois
En chantant leurs cantiques ? »

Et de fait, on voyait, sous les feuillards rustiques,
Fuir comme biches aux abois,
Non pas des moines à tonsures,
En froc marron et sans chaussures ;
Mais un essaim affriolant
De nonnettes
A cornettes

De tous les côtés s'envolant.
« Pâque-Dieu ! répéta le duc dans un sourire,
Grisolet mon ami,
Nous allons rire ! »
Et lançant à demi
Son palefroi dans la fougère
Il vint sus au troupeau...
Vingt nonnes étaient là : peut-être j'exagère,
Mais quinze au moins en rond autour d'un grand drapeau,
Comme une sorte de bannière
Avec, sur champ d'azur dans une ferrennière
Enlaçant une croix d'argent,
Cette devise

Du moustier de sainte Adalgise :
« Qui croit, n'est indigent ! »
En plein milieu de la clairière,
La Sœur tourrière
Tenant un missel à la main,
Faisait répéter aux novices
Les *kirie* des saints services
Griffonnés sur son parchemin.
Et c'était ce chœur monotone,
Ces *Ora pro nobis* et ces *Amen* dévots
Qui, sous les bois jaunissés d'automne,
Tant avaient fait peur aux chevaux.
Grisolet s'avança, son bonnet à cocarde
Enfoncé jusqu'aux yeux :
« Dame frocarde,
Dit-il d'un air malicieux,
Depuis quand les Bénédictines
Viennent-elles chanter matines

Par monts et vaùlx ?
 — C'est depuis que par monts et vaùlx
 Rôdent — contre eux que Dieu nous garde ! —
 Des suppôts du démon ! »
 Fit la sœur Hildegarde,
 Qui de jaune saumon
 En un instant était passée
 Au pourpre ardent !
 « Par la béate trépassée
 Sainte Adalgise d'Occident,
 Ajouta-t-elle encore en se tournant hautaine
 Vers le duc hésitant,
 Nous vous sommons toux deux, valet et capitaine
 De cesser ce jeu révoltant
 Et de laisser en paix finir leur promenade
 Les saintes filles qui sont là !
 — « Amen ! fit par fanfaronnade
 Le nain railleur ; mais vous voilà
 Bien en colère
 Pour une fille du bon Dieu.
 Tudieu !
 Changez votre vocabulaire
 Et cessez de nous malmener !
 Vous souhaitiez-vous promener ?
 Eh bien ! ma mie,
 Prenez mon bras, promenons-nous !
 Vaut-il pas mieux cela que s'user les genoux
 En marmotant toute endormie
 Quelque oraison ? »
 Et ce disant, d'approcher il fit mine :
 « Etre sans cœur et sans raison,
 Glapit la sœur ainsi qu'un prélat qui fulmine,
 Ne respectez-vous donc plus rien ?
 — Si fait, ma mie, et pour la preuve
 Baillez-moi deux baisers et je finis l'épreuve !
 — Méchant vaurien,
 Murmura-t-elle bas et comme radoucie,
 A pareil sacrilège, hélas ! si je consens,
 C'est que je me soucie
 De sauver les cœurs innocents
 De mes novices
 Contre vos vices ! »...
 Le duc se gaudissait : « Embrasse Grisolet ! »



Lors, lui se récriant : « Merci bien du poulet ;
 Mais c'est morceau de roi pour votre Seigneurie ! »
 La scène eût pu se prolonger
 Comme on le peut songer,
 Quand sans forfanterie,
 Mais hardiment
 Sortit du groupe
 De la dévote troupe
 Une nonnain qui, ranimant
 Du geste sa compagne,
 Vint droit au duc et, très fière, lui dit :
 « O Messire, que ce maudit,
 Cet hérétique né chez les maures d'Espagne
 Insulte sans regret l'habit que nous portons,
 C'est dans les desseins diaboliques ;
 Mais un preux chevalier dont flamme et hoquetons
 Sont chamarrés aux lis des princes catholiques,
 Permettra-t-il qu'un tel affront
 Nous soit fait en toute allégresse
 Par ce bouffon, fils de négresse ? »
 Et lui montait le rouge au front
 Avec, aux paupières, des larmes...
 « Cornes du diable ! hurla le nain,
 Malgré votre habit féminin
 Et vos hypocrites alarmes,
 Malgré vos cris et votre émoi,
 Vous ne vous rirez pas de moi !...
 — La paix ! cria de sa voix dure
 Le châtelain,
 La paix, vilain !
 L'Enfer me damne si j'endure
 Que pleurent encor ces beaux yeux ! »
 Puis mettant pied à terre
 Et s'approchant, audacieux :
 « Honni serait celui qui, dans un monastère,
 Mignonne, laisserait gémir jusqu'au trépas
 Une aussi gente damoiselle ! »
 Mais elle
 Se reculant d'un pas :
 « Je suis, fit-elle, Eléonore
 De Coucy-Montorgueil,
 Et si je m'en honore
 Point ce n'est par orgueil,
 Mais pour ceci : que ma naissance,
 Aussitôt prononcés mes vœux,
 Aussitôt coupés mes cheveux,
 Me vaut licence
 D'être abbesse de ce couvent.
 — Tudieu ! ma mie, auparavant
 Que vous ayez la mitre,
 Faut-il passer par le chapitre
 Dont je suis suzerain,
 Et m'est avis que couronne ducale
 Parerait votre front serein
 Mieux que la cornette pascale ! »
 Puis levant à demi
 Son toquet aux rebords d'hermine :
 « Souffrez qu'avec vous je chemine
 En honnête et féal ami
 Et que moi duc, baron et comte,
 J'accompagne sans fausse honte,
 A la face du monde entier,
 Vos sœurs jusques en leur moustier !
 — Bon voyage, seigneur ermite !
 Fit Grisolet en le toisant.
 — Toi, vieux museau de chatemite,
 Reprit le chevalier de son air méprisant,
 Prends les chevaux et suis derrière
 Sans plus parler, ou je te pends,
 Pour faire exemple aux sacripands,
 A quelqu'arbre de la clairière ! »...
 Lors on vit s'avancer ce cortège étonnant :
 Le duc en tête, marchant grave,
 Ses longs éperons de margrave
 A chaque pas sonnait
 Sur le sable de la chaussée ;
 Près de lui, la tête baissée,
 Un peu de trouble au fond du cœur,
 S'en venait l'abbesse future :
 Puis les nonnes suivaient humbles en leur posture
 Tandis qu'en ricanant d'un mauvais air moqueur.
 Le bouffon Grisolet formant l'arrière-garde
 Criait la tourière Hildegarde
 De traits méchants !
 Elle était bien jolie, oui-dà ! l'abbesse rose
 Avec son air morose,
 Ses yeux touchants,

Ses larges bandeaux noirs et sa natte tressée
 Dépassant son hénin !
 On eût dit une fiancée
 Plutôt qu'une nonnain !
 Il était bien pensif, le duc, en sa prestance,
 Et l'on eût dit un escholier,
 Un troubadour cherchant sa stance,
 Plutôt qu'un vaillant chevalier.
 « Gentille damoiselle,
 S'écria-t-il enfin,

Qui veut la fin
Veut les moyens, disait une vieille donzelle
 Qui m'avait nourri de son lait
 Quand j'étais petit gars encore !
 Souventes fois, quand je fus grandelet,
 Je me souvins du mot de la pécote
 Et depuis lors toujours ai vu,
 Suivant la maxime d'icelle,
 Que pour se mettre en selle
 Besoin est de s'être pourvu
 D'un bon étrier à sa taille. »
 Puis reprenant du champ comme en pleine bataille :
 « Damoiselle, fit-il pour la seconde fois,
 J'ai guerroyé bien longtemps autrefois
 Avec le haut baron, lequel fut votre père,
 Et ce souvenir, je l'espère,
 Qui vous est doux ainsi qu'à moi
 Calmera votre émoi !
 — Hélas ! il fut occis, pleura-t-elle, à Bouvines.
 Son corps, traîné dans les ravines,
 Par son page fut reconnu,
 Qui l'enterra sans prêtre,
 Ainsi qu'un simple reître
 Dans le premier vallon venu !
 — Par la mordieu ! ma mie, un reître
 Quand il est mort au champ d'honneur
 N'a besoin ni d'un prêtre,
 Ni d'un carillonneur !



Mais de cela je n'ai que faire
 Et c'est de plus mignarde affaire
 Que j'entends discourir ! »
 Le duc fit une pause :
 « Mignonne, un grand désir à mon âme s'impose !
 A force de courir
 Sous le harnois de guerre
 Las ! j'ai gagné maint mauvais coup
 Et n'aime plus beaucoup,
 Par les chemins comme naguère,
 Chevaucher l'épée au côté.
 Votre beauté
 M'a suggéré l'envie
 De m'allier
 Et de finir ma vie
 En moins querelleur chevalier :
 La destinée
 A voulu que vous fussiez née
 D'un grand preux qui fut mon ami ;
 Je vous sais noble et vous vois belle ;

A mon cœur serez-vous rebelle
Quand près de vous il a frémi,
Et verrez-vous mégarde
A mon endroit,
Si je vous baille en garde
Mon honneur, mon rang et le droit
De m'octroyer, vous, en échange,
De beaux enfants fiers et vaillants ? »
Mais levant ses deux grands yeux d'ange
Tout défaillants :

« Je n'ai pas mérité, dit-elle,
Une offre telle.
Vous m'avez vue ici
Pour la première fois, Messire, en votre vie,
Votre faveur s'en est suivie,
Mais répondrai ce que vécy :

« Au Seigneur je suis fiancée,
Ne dois avoir autre pensée
Et serai nonne dans six mois !
— A moins que devant ces six mois
Vous ne soyez duchesse !
S'exclama l'ardent chevalier.

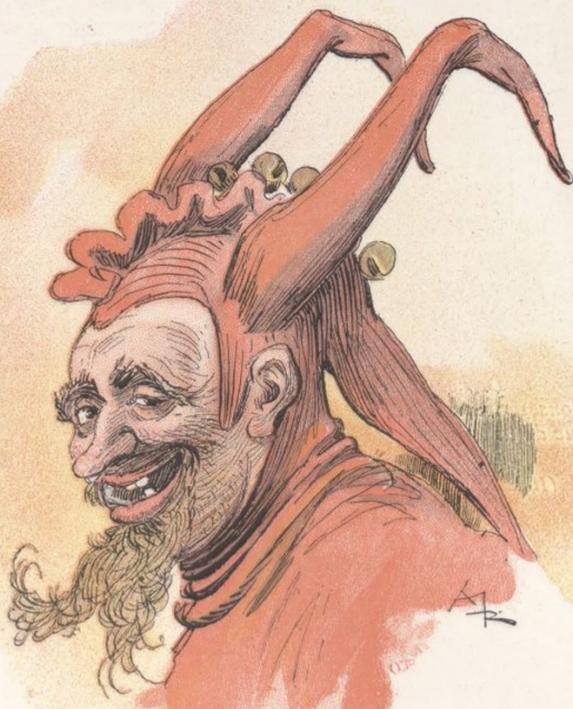
— O monseigneur, peu me chaut la richesse
Et point ne me veux allier !
Mais si mon cœur mélancolique
D'un époux avait pris la main,
J'eusse voulu qu'il fut humain,
Très juste et très bon catholique !

— Pâque-Dieu ! fit le sire en s'arrêtant d'un coup,
Dussé-je pour gagner de vous une promesse
Aller tous les jours à la messe,
— Ce qui me changerait beaucoup, —
De la Saint-Jean à la Saint-Notre-Dame,
Je le ferais sans air moqueur !
Oncques n'en ai tant dit, mon cœur,
A nulle dame ! »

« Faites ainsi,
Répondit-elle les mains hautes,
Non pas pour mon souci,
Mais pour le rachat de vos fautes ! »
Tout en devisant comme est dit,
Ils arrivaient devant la porte
Du grand monastère interdit
A tout homme qui porte
Justaucorps ou pourpoint.

Ainsi que des brebis reconnaissant leur route
Le petit troupeau saint s'engouffra sous la voûte ;
Mais l'huis ne se referma point
Sans que le cœur du capitaine
Eût fort battu la pretentaine.

« Eh bien ! monseigneur, fit soudain



Le Fou riant dans sa bedaine,
Au lieu de courre un daim,
Nous avons couru la fredaine !
— Bouffon, dit gravement le duc de Montbazon,
Je te vais couper les oreilles,

En fait de venaison,
Pour me chanter pouilles pareilles.
— Par l'Enfer ! reprit Grisolet,
Si votre castel s'envolait
J'en sentirais moins de surprise
Que de vous voir la tête éprise
D'une nonnain !
— Silence ! nain ;

A dater d'aujourd'hui, j'entends que soient finies
— Et que je n'aie à le dire deux fois, —
Tes ritournelles d'autrefois
Et tes burlesques litanies ! »
Et de fait le manoir
Prit de ce jour allure austère.
Le prêtre noir,
Le capucin de monastère
Jadis si malmenés par le seigneur du lieu,
Y trouvaient bon accueil au lieu
Des anciens lazzis sacrilèges.
Le duc reprit un chapelain
Et de son sceau, par un vélin,
Aux couvents octroya d'inconnus privilèges...
On conçoit qu'un tel changement
A ses vassaux parut étrange.
On murmurait confusément :

Quand le diable devient vieux, pardine ! il se range !
Seul le nain savait le pourquoi
De la métamorphose ;
Mais il se tenait coi
Pour ample cause !...
« Or ça, mons Grisolet,



Lui dit un soir son maître,
Or ça, nain, viens te mettre
A mes côtés, seulet !
Mons Grisolet, tu n'as ni patrimoine,
Ni sou, ni maille en nos climats :
Souventes fois tu blasphémas ;
Donc, tu devrais te faire moine
Pour racheter tes vieux péchés ! »
Les yeux des écorchés
Expriment une terreur moindre
Que la frayeur qui l'aterra
En voyant poindre
Le froc de bure et cœtera.

« Parlez-vous vrai, Messire ? »
Fit-il, venu blanc comme cire
Et flageolant sur ses genoux.

— Moine ou brûlé, choisis, dit le duc sarcastique,
Car plus ne voulons près de nous
D'un hérétique ! »
L'autre essaya
De rire jaune
Et bégaya
Comme un béjaune :

« Monseigneur, ça vaut bien
Qu'à deux fois j'y regarde ! »

— Choisis bientôt, bouffon, c'est pour ton bien
Et que jusque-là Dieu te garde ! »...

Or, il advint six mois après
De grands apprêts
Dans le moustier du voisinage
Fief d'apanage
Et vassal de blason
Du duc de Montbazon.
Certain beau jour de mars — exactement un onze,
On entendit, dans un fracas de bronze,

Les cloches d'alentour
Sonner à la volée,
Et les trompettes de la tour
Répondre dans une envolée
Au tintement des carillons,
Tandis que les hérauts hissaient les pavillons.
On vit de longues théories
De confréries
Passer la herse du château :
Les prieurs dans leur grand manteau
Bordé d'hermine,
La crosse en main, la croix au col,
Puis les abbés, moins fiers de mine,
Portant le simple hausse-col.
Des moines et des carmélites,
Des capucins cosmopolites,
Des chartreux, des dominicains,
Des franciscains,
Des frères lais, des gens d'église :
Tout ce qui prêche, évangélise,
Confesse et dit des oraisons
Dans l'oubli des saintes maisons :

Tous les prêtres de la province environnante,
Tous les prélats, tous les frocards
Vêtus de laine ou de brocards
S'empressaient pour bien voir cette chose étonnante,
Le duc de Castel-Montbazon,
Jadis taxé de messéance
Et tenant aujourd'hui séance,
Suivi de toute sa maison,
Pour ordiner dans la grand' salle,
Pavoisée à chaque panneau,
Une simple abbesse vassale
A laquelle il donnait l'anneau !
Entre deux nonnes, calme et lente,
La postulante,
Près de son suzerain gagna son tabouret,
Si belle sous son voile étrange,
Si digne d'être reine et se voulant faire ange,
Que le duc en pâlit, tant son cœur se serrait.

« Très haute et noble damoiselle
Léonore de Montorgueil-Coucy,
Fit-il en s'avançant vers elle,
C'est avec moult souci,
Mais c'est au grand jour et sans réticence,
Que je vous demande licence
De parler comme il suit de vous :



Devant que vous preniez le voile,
Fièrement je dévoile
Que vous m'avez féru d'amour féal et doux,
Que votre souvenir sans cesse m'environne
Et que si voulez ma couronne
Quand il vous sied encor choisir,
Comblerez mon désir ! »

Un long frémissement courut dans l'assistance.
« Monseigneur, j'appartiens à Dieu
Pour le temps de mon existence,
Répondit-elle : adieu ! »

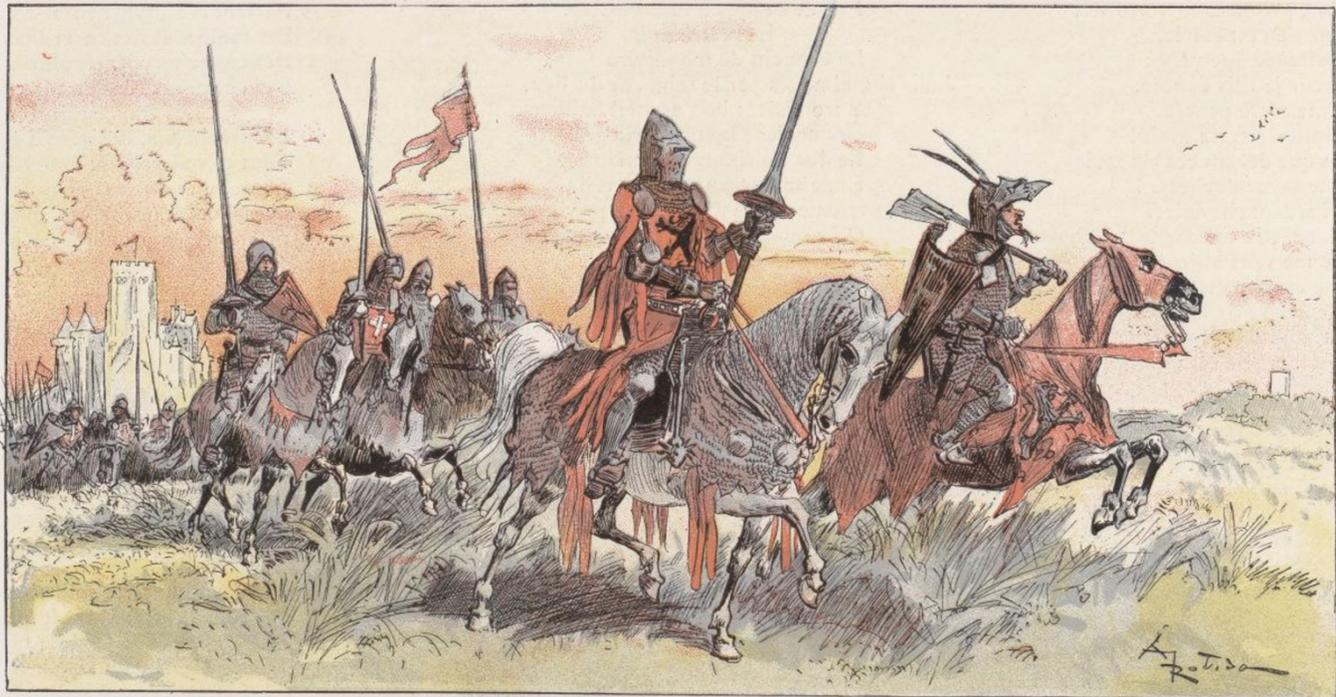
Il reprit : « Vous avez voulu que je m'amende,
Pour vous je me suis converti ;
Mais à mon tour je vous demande
Que soit anéanti
L'adieu que venez de me dire.

Me forcerez-vous à maudire
Le ciel qui vous arrache à moi?
Et n'aurez-vous pas quelqu'émoi
Si, désertant mes citadelles
Et mettant l'épée à la main,
Je me croise pour vous demain
En combattant les Infidèles?
— Pour gagner un tel serviteur
A notre sainte mère Eglise,
Dit-elle, avec moins de hauteur,
Pour qu'un tel vœu se réalise,
Messire, j'aurais mauvais gré.

A vous refuser ma promesse.
Donc je vous attendrai
En priant pour vous à la messe,
Chaque matin,
Les reliques de saint Martin
Et de saint Pierre apôtre.
Et si vous revenez
Ayant dispersé les damnés,
Je serai vôtre!»

Lors, rentra la procession
En son couvent, au jour qui baisse,

Remettant l'ordination
De son abbesse,
Tandis que c'était au castel
Un émoi tel,
Pour harnacher les équipages,
Ecuyers, serviteurs et pages,
Que, dès le jour suivant,
Premier dimanche de l'Avent,
On vit partir la cavalcade....
Le duc, sur son grand destrier,
Le pied chaussé dans l'étrier,
Et brandissant sa lance d'estocade,



Répondait aux hourras bruyants de ses vassaux
En faisant par trois fois serpenter sa bannière :
Puis dans le grand fracas, dans les grands soubresauts
Des coursiers galopant en dressant la crinière,
L'escorte disparut du côté du Levant,
Après avoir franchi le dernier mur d'enceinte,
S'en allant à son tour, comme d'autres avant,
Arroser de son sang le sol de Terre-Sainte.
Le duc y porta haut la gloire de son nom :
André II de Hongrie et Jehan de Brienne
Y firent avec lui des exploits de renom ;
Mais hélas ! dans la plaine syrienne,
Attaqué par les Sarrasins,
Un peu trop loin des camps voisins,
Il fut féru d'un coup de cimenterre !
Son page et Grisolet,
(Car et tant bien que mal le nain caracolait
Aux côtés de son maître,) avaient mis pied à terre
Pour dégraffer son heaume ensanglanté ;
Mais il mourut sur l'heure, hanté
Par une dernière espérance :
« Je veux, soupira-t-il,
Qu'auprès du grand moustier de ma terre de France
Mon corps repose en paix ? — Ainsi donc sera-t-il,
Messire,
Mon cher et pauvre sire, »
Répondit le nain contrefait !
Et par la suite ainsi fut fait !...
Longtemps après cette aventure,
Un soir, franchissant la clôture

Du vieux couvent
Dont en ce conte il fut parlé souvent,
Une Ursuline entra au cimetière,
Se glissant le long des tombeaux !
Ses traits étaient encor fort beaux,
Elle avait la démarche altière,
Les yeux noyés de pleurs
Et sur le pied d'un mausolée
Elle jetait à la volée
Des lis en fleurs !
Soudain, dans le cahos des pierres,
Une ombre devant ses paupières
Se leva lentement
Comme se ranimant.
C'était un vieil ermite à la robe de bure
Que l'âge avait, sous sa courbure,
Fait tout petit comme un enfant,
Et qui s'en venait étouffant
Ses sanglots dans une prière.
Elle fit un pas en arrière
Croyant, en cette paix des morts,
A quelque sortilège.
Puis, comme prise d'un remords,
Elle s'agenouilla : « Si je suis sacrilège,
Dit-elle en se signant deux fois
Devant le spectre solitaire,
Pardonnez-moi pour ma souffrance d'autrefois,
Car si longtemps j'ai su la taire ! »
Mais le spectre approchait toujours.
« Mon père, ajouta-t-elle, en secret je m'accuse,
Sans me chercher d'excuse,

D'avoir en d'autres jours
Adoré follement un homme !...
— Je vous absous, sachant comme il se nomme
Ma fille, fit l'hospitalier
Dont la lune éclaira le visage tout blême :
C'était un vaillant chevalier
Que vous pûtes aimer sans forfait, ni blasphème !
— Le nain ! s'exclama-t-elle en poussant deux grands cris.
— Les desseins de Dieu sont écrits,
Ma fille, fit l'ermite,
Et sa miséricorde est pour nous sans limite,
Puisqu'il permet, après un si long temps
Que l'ancien mécréant et la sœur séraphique
Soient réunis devant la tombe magnifique
Où, guidés par la foi de nos cœurs persistants,
Nous revenons tous deux, vous comme l'hirondelle,
Moi, comme un chien fidèle ! »
Et leurs regards s'étant levés,
Ensemble ils pleurèrent dans l'ombre
Devant la dalle sombre
Où se lisaient ces mots gravés :
« Au moustier de Sainte-Adalgise,
Notre Dame voulut que gise
Celui qui dort sous ce gazon !
Passants, priez Dieu qu'il lui plaise
De recevoir en oraison
Monseigneur Amaury de Castel-Montbazon,
Duc de la Roche-Handair et comte de Saint-Blaise ! »

(Illustrations de Robida).

HENRY DE FLEURIGNY.



F. MOULINET



Copyright 1893 by Boussois, Valladolid & Cie

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

UN COUP DE COLLIER

(COLLECTION DE M. A. HORNUNG, A CHARTRES.)

Typographie BOUSSOD, VALLADON & C^o.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1893.



UNE CHASSE AU LOUP

PAR HENRY LAFONTAINE

A Martigny-les-Bains, dans les Vosges, où je me rends presque tous les ans, attiré par l'air vivifiant, la beauté des sites, ses eaux souveraines à qui je dois force et santé, et son parc adorable que je puis dépeindre en cinq mots : Trianon transporté dans les Vosges, j'ai fait d'aimables connaissances et j'ai contracté de sérieuses amitiés parmi ces Vosgiens, grands chasseurs devant l'éternel.

Ce qu'ils avaient de sangliers et de loups sur la conscience, c'était effrayant !... Mon ami Meunier, grand louvetier et conteur original, m'intéressait beaucoup avec ses récits.

« Venez donc en janvier fêter la saint Hubert avec nous, me dit-il, et la neige aidant, vous verrez une belle battue avec toute sa compagnie. Vrai, je vous assure que ça vaut la peine de vous déranger ! »

Donc, le 28 janvier de cette année, je me mis en route pour les Vosges par un froid noir et un vent à décorner les bœufs.

« Bon temps, riche temps ! » me disais-je en abaissant mon bonnet fourré sur mes oreilles, en mettant cache-nez sur cache-nez, en m'emmitouffant de mon mjeux avec ma couverture. J'étais seul dans mon compartiment, je pouvais donc tout à mon aise penser à cette chasse à laquelle j'allais prendre part pour la première fois de ma vie. La chasse au loup ! C'est l'ambition, la gloire du chasseur ! Oh ! comme ce train express marchait lentement au gré de mon humeur belliqueuse ! Enfin, m'y voilà !

L'ami Meunier me reçut à bras ouverts et me présenta à sa compagnie, me promettant de l'agrément pour le lendemain : plusieurs loups sont signalés.

« Pourvu que le temps ne s'amollisse pas et ne fonde pas nos vingt centimètres de neige, comme, il y a un mois au moment de partir, une pluie torrentielle qui nous a fait raccrocher nos fusils et déposer nos trompes. Rien à faire par la pluie, ce sont les loups qui chassent les chasseurs, et malheur à celui qui tombe, ce dont saint Hubert nous préserve ! Ça, vous autres, rendez-vous demain à huit heures à la baraque Mathieu. Vous savez, messieurs les chasseurs, que les primes sont pour les remetteurs et les traqueurs, nous ne gardons pour nous que la gloire du coup de fusil ! »

Ce fut une explosion de joie parmi ces braves gens. Songez donc, cent francs par tête de loup, deux cents francs pour les louves. Aussi, d'une seule voix, crièrent-ils : Vive notre lieutenant !

Et pendant que chacun tirait du côté de son logis : « Voilà,

me dit mon ami Meunier, comment on arrive à se faire bien servir par ses auxiliaires. »

Nous regagnâmes au plus vite sa demeure où un savoureux dîner nous attendait, présidé par la toute aimable Madame Meunier.

« Comment, Mademoiselle Mathilde n'est pas des nôtres ?... Serait-elle souffrante ?... »

— Oh ! pas du tout, le samedi, c'est le jour de sa grand'mère, elle passe la journée et la nuit près d'elle et ma mère nous la ramène le dimanche après la messe, en venant déjeuner avec nous... »

Pendant le dîner, je remarquai que la maîtresse de la maison n'avait pas sa bonne humeur habituelle et que son mari, tout en mangeant comme un ogre, restait bien silencieux.

Le café pris, nous nous installâmes au coin du feu, chacun dans un fauteuil, le cigare aux lèvres, pendant que Madame Meunier, qui nous permettait d'empester son salon, prenait sa tapisserie.

Voyant que je faisais à moi seul les frais de la conversation, je finis par leur dire : « Mes amis, vous avez quelque chose qui vous tourmente ? »

— Oui, grogna Meunier.

— Oh ! oui, soupira sa femme, et si même vous vouliez être juge entre nous, vous nous rendriez service.

— De tout mon cœur. Voyons, qu'y a-t-il ?

— Il y a... qu'on nous demande Mathilde en mariage.

— C'est tout naturel ! et si le demandeur est bien ?

— Très bien ! dit vivement Madame Meunier.

— A ton goût !... mais très mal au mien, reprit mon ami avec humeur. Au fait, vous le connaissez, ce jeune blanc-bec !... Octave Moulin, qui vient depuis deux ans à Martigny avec sa tante ou sa marraine, je ne sais plus... Voyons, est-ce que c'est un mari pour ma fille, ça ?... Est-ce que je veux pour gendre un damoiseau de la sorte ?...

— Autant que je puis me souvenir, ce jeune homme est fort bien de sa personne, un peu timide peut-être, mais excellent musicien, jouant de l'octavin en véritable artiste !...

— N'est-ce pas ? s'écria Madame Meunier triomphante. Et puis, monsieur, une famille très bien posée à Epernay, une fortune d'un million en terres, vignes, bois et fermes, toutes choses solides !...

— Pour ce que ça rapporte aujourd'hui, grommela Meunier. Avec la dot que je donne, je peux trouver mieux.

— Enfin, mon ami, il plaît à Mathilde, et comme elle est ta fille, que son entêtement égale le tien, je ne sais pas comment cela finira, ou plutôt si, je le sais, elle entrera au couvent!

— Ah! je voudrais bien voir ça, par exemple!...

— Tu le verras, sois-en sûr.

— Nom de nom! vous me ferez sortir de mes gonds à la fin...

Oui, mon cher, la grand'mère, la mère et la fille luttent contre moi.

— Hé! laissez-vous fléchir! car si vous permettez que je vous le dise, les raisons que Madame Meunier vient d'énumérer me semblent meilleures que les vôtres. Voyons, ce jeune homme vous déplaît?...

— Souverainement!...

— Pourquoi?

— Je ne sais pas!... Tout en lui m'horripile!... Son nom d'Octave, on ne s'appelle plus comme ça aujourd'hui... Octave!... Nom prétentieux qui souligne la vulgarité de celui de Moulin! Octave! et pour l'achever il joue de l'octavin, un horrible petit instrument qui vous entre dans le tympan comme une vrille!...

— Ami Meunier, voulez-vous savoir où le bât vous blesse?... Il vous en coûte de vous séparer de votre adorable et unique enfant?...

— Je l'avoue, et c'est justement pour cela que je veux trouver dans mon gendre un ami, un compagnon, et jamais le petit Moulin ne sera cela pour moi.

— Qu'en savez-vous? Voyons, qui vous empêche de le former à votre goût?

— Comment?

— Au lieu de vous rendre à tous la vie malheureuse et de désespérer ce jeune homme par un refus, gagnez du temps, faites-lui comprendre que votre fille est encore bien jeune. Que si vous ne dites pas oui tout de suite, vous ne dites pas non pour plus tard, ouvrez-lui de temps en temps votre maison, invitez-le à vos chasses!...

— Lui?... Mais il n'a de sa vie, je pense, touché un fusil!...

— Es-tu assez injuste! Est-ce qu'il n'a pas fait son volontariat?

— Oui, ma femme, dans la musique, en jouant du flûtiau! Et même que sa tante ou sa marraine, je ne sais jamais ce qu'elle lui est, cette brave femme, l'a accompagné, ne le quittant pas d'une semelle!...

— Oh! oui, brave femme, on peut le dire, car elle lui a tenu lieu de tout. Elle est à la fois sa tante, sa marraine et sa mère — la sienne est morte en lui donnant le jour, et son père quelques années après. Mademoiselle Moulin s'est consacrée tout entière à cet enfant dont elle a fait un sujet remarquable.

— Oui, un efféminé de premier ordre.

— Oh! c'est désolant de voir un tel parti-pris! Efféminé parce que ce jeune homme n'a aucun vice, qu'il est poli avec les femmes, respectueux pour les vieillards, bien élevé avec tout le monde, qu'il croit qu'il y a un Dieu et que nous ne descendons pas des singes, c'est un efféminé!... C'est à vous faire bondir!...

— Madame Meunier!...

— C'est ta faute! tu me fais sortir de mon caractère, et voilà huit jours que nous nous chamaillons comme cela, monsieur!

— Eh bien, il me semble que c'est assez! Il est plus sage, papa Meunier, de temporiser que de casser les vitres... vous y arriverez si vous continuez... A votre place, voilà comment je m'y prendrais: Au lieu de discuter le jeune Moulin, je me servais de sa nature malléable pour le pétrir à ma guise; à l'état de prétendant, il sera docile et se conformera à tout pour vous plaire. Voyez-vous, le grand point, dans la vie, c'est de savoir tirer parti de ce qu'on a. Vous doutez de l'énergie... du courage de M. Octave? A-t-il donc fait quelque chose qui motive ce doute?

— Non...

— Alors sur quoi vous basez-vous pour le juger si défavorablement?...

— Je me base... je me base sur ses manières, sur ses allures qui n'ont rien d'héroïque.

— Ce n'est pas suffisant. En toute équité, vous devez attendre de voir ce jeune homme en face d'un danger; s'il se comporte bravement, vous lui tendrez la main en faisant votre mea-culpâ; s'il fléchit, permis à vous de lui tourner le dos, et votre fille, désabusée, fera bientôt de même car, s'il est une chose que les femmes ne pardonnent pas, c'est la couardise.

— Quant à son nom de Moulin, je reconnais avec vous qu'il ne figurait pas aux Croisades; mais, sans vous offenser, il s'associe fort bien au vôtre. Meunier et Moulin ne peuvent faire que belle et bonne farine!...

« Sur ce, je vous laisse à vos réflexions; ayant dix heures de chemin de fer dans les jambes, il me tarde de les allonger dans un bon lit. »

Le lendemain, hélas! la pluie tombait à torrents et la neige fondait comme une bénédiction. Adieu la chasse!... Ce que l'ami Meunier pestait et criait... ce n'est rien de le dire, il fallait l'en-

tendre! Après le déjeuner, il m'emmena dans son cabinet pour me lire la lettre qu'il venait de terminer pour mon « protégé ».

« Pardon, je ne protège pas ce jeune homme, je vous engage à l'examiner de plus près, voilà tout.

— Eh bien je le suis, votre conseil, écoutez-moi ça :

« Monsieur,

« Très honoré de votre recherche, j'ai cependant le regret de « ne pouvoir vous accorder la main de ma fille...

— Mais c'est un refus en règle!...

— Attendez donc que je tourne la page!

— Ah! méchant taquin, songez au coup que ces lignes vont lui porter!

— Tant mieux, ça lui fouetter le sang!

— Pauvre garçon! Je vous en prie, ne commencez pas votre lettre comme ça!...

— Non, non, mille fois non! Je ne changerai pas une ligne, elle m'a trop donné de mal!

— Voyons la suite. »

« ... la main de ma fille encore trop jeune pour être mariée; mais « ce qui ne peut se faire en ce moment, sera d'une exécution plus « facile lorsque Mathilde entrera dans sa vingtième année. Si « vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, nous pourrons « alors parler sérieusement. En attendant, monsieur, et pour « vous prouver le cas que nous faisons de votre recherche, « Madame Meunier et moi, nous serons toujours très heureux, « lorsque Mademoiselle votre tante voudra bien vous accompa- « gner, et que tous deux vous nous ferez l'honneur de nous visi- « ter. Si même vous vouliez me faire l'extrême plaisir d'assister à « la chasse au loup que j'ai organisée et que ce vilain temps de « pluie me force à remettre, mais dont, en cas d'acceptation, une « dépêche vous indiquerait le jour? »

« Espérant, Monsieur, vous lire bientôt, veuillez présenter « mes très respectueux hommages à Mademoiselle votre tante et « garder pour vous l'assurance de nos meilleurs sentiments.

« G. MEUNIER. »

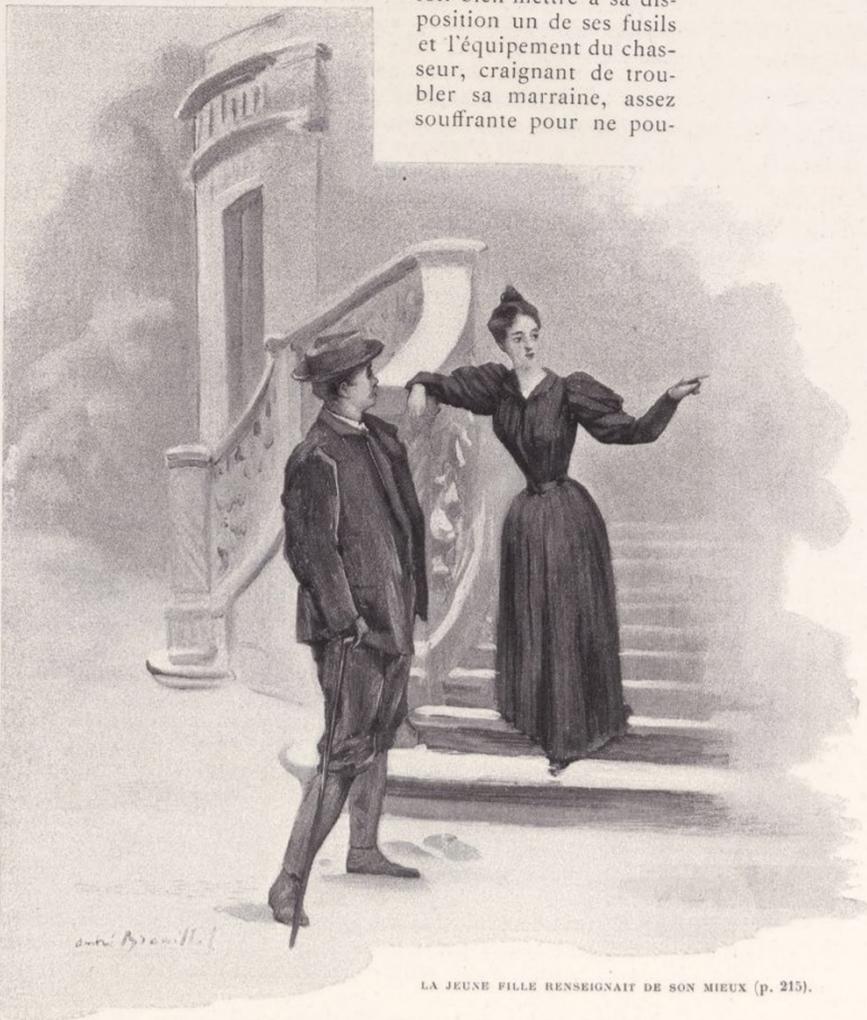
« Est-ce bien? »

— Très bien!

— Ouf! me voilà deux ans de tranquillité! C'est une assez bonne idée que vous avez eue là... En deux ans, il passe beaucoup d'eau sous le pont; le temps aidant, peut-être que le Moulin ne battra plus que d'une aile!... »

Par le retour du courrier, le jeune Octave adressait ses remerciements à Monsieur et Madame Meunier, acceptait avec bonheur de faire partie de la chasse, priant seulement M. Meunier de vou-

loir bien mettre à sa disposition un de ses fusils et l'équipement du chasseur, craignant de troubler sa marraine, assez souffrante pour ne pou-



LA JEUNE FILLE RENSEIGNAIT DE SON MIEUX (p. 215).

voir l'accompagner, et ne voulant point l'inquiéter avec ces préparatifs belliqueux.

A partir de ce jour, le calme était revenu dans la maison ; la grand'maman, la maman et la fille mettaient positivement le papa Meunier dans du coton pour le remercier de n'avoir rien rompu, et moi, comme conseiller, je prenais à leurs yeux une grande importance. On ne savait qu'inventer pour me faire agréablement passer le mauvais temps qui nous clouait tous au logis.

Enfin, le froid devint très vif et, un beau matin, nous nous éveillâmes avec trente centimètres de neige. Il s'agissait de ne pas la laisser fondre.

Je courus au télégraphe pour la dépêche du jeune Moulin : la chasse étant fixée au lendemain, il n'avait pas une minute à perdre.

L'ami Meunier ne tenait plus en place, il voulait tout voir par lui-même, ne rien abandonner au hasard et sa fièvre me gagnait.

La neige couvrait le sol d'une couche assez épaisse pour permettre de bien faire la remise du loup, mais pas assez cependant pour rendre la marche fatigante, tout était pour le mieux.

Il était convenu qu'on reviendrait après la chasse à Martigny

où un magnifique souper serait servi par les soins de M. Hennequin, le fermier des hôtels, dans la splendide salle à manger de l'établissement, que l'aimable propriétaire, M. Chapier, avait gracieusement mis à la disposition des louvetiers. Les dames invitées devaient nous y attendre et, après le souper, une grande sauterie devait clore cette glorieuse journée.

En attendant, Madame Meunier faisait mettre les petits plats dans les grands pour notre dîner, en l'honneur du jeune Octave, qu'on attendait au train de 6 heures 50.

Mademoiselle Mathilde, délicieusement coiffée et jolie à ravir dans sa robe de drap blanc, allait et venait dans la maison d'un air affairé, consultant bien souvent la pendule et devenant toute rouge lorsqu'on la regardait.

Ah ! mon Dieu, une dépêche d'Epernay !... Pauvre petite Mathilde, la voilà aussi blanche que sa robe !...

« Excuses, regrets, marraine plus souffrante, arriverai demain « par premier train. »

« Là ! quand je disais qu'il ne viendrait pas, ce chérubin ! s'écria M. Meunier, qui avait peine à cacher sa satisfaction, un prétexte, la maladie de la tante !... Aussi, nous ne l'attendrons pas !

— Mais cependant papa...

— Il n'y a pas de cependant... En admettant qu'il prenne le train dont il parle, il ne peut être ici qu'à 8 heures 13. Or, il nous faut être tous rendus à la baraque Mathieu à huit heures. Je ne vais pas, pour ses beaux yeux, désorganiser et manquer ma chasse. Oh ! ça non, mille fois non !

— Mais cependant, mon ami, s'il arrive ?

— Eh bien, vous le garderez, il vous jouera de son flûtiot, ce sera bien plus amusant pour lui que la chasse.

— Si tu te trompais, papa, s'il voulait te rejoindre, le pourrait-il ?

— Parfaitement. Je vous laisserai les indi-



J'ÉPAULAI ET ENVOYAI MON COUP DROIT (p. 216).

cations. Une heure de marche tout droit devant lui pour arriver à la baraque. Il y a bien la sente à l'orée du bois qui raccourcirait son chemin de moitié, mais il pourrait s'égarer et d'ailleurs elle est dangereuse en ce moment pour qui n'est pas du pays. Donc, inutile de lui en parler. Je ferai mettre son fusil et tout son fournement dans le traîneau des provisions de bouche ; à son arrivée, il les trouvera et nous ne prendrons nos positions qu'à neuf heures et demie, c'est tout ce que je puis faire pour lui et c'est beaucoup ! Je suis tellement sûr qu'il ne viendra pas !...

Il s'abusait, le papa Meunier ; le jeune homme arriva comme il l'avait annoncé. A peine eut-il présenté ses respectueux hommages à Madame Meunier et à Mademoiselle Mathilde, qu'il se crut obligé de rejoindre au plus vite les chasseurs, qui avaient une heure et quart d'avance sur lui. La jeune fille le renseignait de son mieux sur le chemin qu'il devait suivre, pendant que la maman le bourrait de tartines beurrées et l'abreuvait de thé.

Octave, bien lesté, se mit en route. C'était un joli garçon au regard doux et intelligent, au front rêveur, aux cheveux blonds rejetés en arrière, à l'artiste, aux mains aristocratiques, fines et blanches, d'allure timide mais nullement gauche. Une distinction native donnait un charme particulier à toute sa personne.

Décidément, Mademoiselle Mathilde était une fille de goût...

Octave marchait depuis une demi-heure sur une route toute blanche de neige et qui s'allongeait à perte de vue, mais pas le moindre vestige de la baraque Mathieu. Bast ! elle finira bien par se montrer ! Et le jeune homme reprenait sa course, rêvant à Mathilde, songeant aussi à son père ; il était très fin, M. Octave, instinctivement il sentait l'animosité de M. Meunier, il se disait qu'il avait à le conquérir, ce terrible papa, et que ce ne serait pas facile, il se rappelait les raille-

ries presque cruelles sur sa timidité !... Ah ! ça, est-ce que ce pourfendeur de loups le croyait sans énergie ? C'était possible !... mais il espérait bien lui prouver dans cette chasse, où il allait au feu à ses côtés, qu'il était aussi brave que lui ! Il en arrivait même à souhaiter pour M. Meunier un danger !... Et se voyait déjà risquant sa vie pour le sauver ; c'est alors qu'il ne lui refuserait plus sa chère Mathilde !... Et notre amoureux marchant dans son rêve étoilé... s'éveilla à l'entrée d'un bois dont ces dames ne lui avaient point parlé !... Me serai-je trompé ? Il ne manquerait plus que ça, et tirant sa montre : neuf heures dix ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! jamais je n'arriverai à temps ! Et personne pour me renseigner !... Juste à ce moment, un petit paysan sortait du bois portant un fagot.

« Mon ami, dit le jeune homme, je vais à la baraque Mathieu, en suis-je bien loin ? »

Un sourire niais glissa sur les lèvres du petit rustre, qui répondit : « P'être bien qu'oui, p'être ben que non. »

— Comment, que veux-tu dire ?

— Qu'on y va par les deux routes, par la grande que vous avez laissée là-bas et par la sente qui est là dans le bois.

— La plus courte ?

— C'est la sente par laquelle vous arriverez au grand talus. Il sera pas facile à descendre ; mais une fois en bas, vous serez pas loin de la baraque, et pour tout ça y vous faut un petit quart, tandis qu'en allant reprendre la grande route, vous faut au moins une bonne demi-heure.

— Merci, mon petit gars, » dit Octave en lui donnant une pièce blanche ; puis il entra dans le bois et gagna la sente à grandes enjambées, heureux de penser qu'il allait pouvoir arriver à temps, lorsqu'il s'entendit appeler. Se retournant, il vit le gamin qui, faisant un porte-voix de ses deux mains, lui criait : « M'sieu ! m'sieu !... »

— Quoi?... Est-ce que je me trompe encore ?

— Non ! mais faites ben attention à la branche de coudrier, à votre droite avant d'arriver au talus !... »

— Bon, merci !... » Et le jeune homme reprit sa course, se disant : la branche de coudrier !... Que peut-il vouloir dire avec sa branche de coudrier ? Nous le verrons bien !... »

Il marchait avec une rapidité vertigineuse. Bientôt il distingua le fameux talus qui lui parut à pic.

« En effet, il ne sera pas facile à descendre. Enfin ! »

« J'approche du but tout de même et ce n'est pas malheureux ! Quel rude chemin je viens de parcourir, fit-il en s'épongeant le front. Oh ! pauvre marraine, si elle me voyait !... Si elle savait que je vais chasser le loup !... Elle serait capable de prendre en grippe M. Meunier... Eh ! la voilà, cette branche de coudrier ! elle n'est pas plantée là sans motif. Qu'est-ce qu'elle peut bien indiquer ?... Eh ! parbleu, l'endroit où le talus est praticable, je... »

Il n'eut pas le temps d'achever sa pensée, la terre s'ouvrit sous ses pieds et le malheureux disparut dans une fosse de dix pieds de profondeur. Il resta un moment étourdi de sa chute puis, revenant à lui, il s'assura s'il n'avait rien de cassé. Non, tous ses membres fonctionnaient. Il eut un soupir de satisfaction : il ne s'agissait plus que de sortir de ce trou !...

L'intérieur de la fosse allait s'élargissant par en bas, sur une longueur d'au moins trois mètres sur deux de large. Impossible de s'accrocher aux parois taillées en pente et d'arriver à l'orifice qui semblait, autant que ses yeux pouvaient distinguer dans la nuit qui l'enveloppait, fermé par des planches mobiles. Il ne pouvait plus se faire d'illusion : il était tombé dans un piège à loups heureusement inhabité, mais qui, d'un moment à l'autre, pouvait recevoir un locataire. Un frisson lui courut par tout le corps, une angoisse indicible le saisit ; en une seconde, sa vie si calme, si heureuse passa devant lui, Mathilde, sa marraine, le bonheur promis, tout s'effondrait là, dans ce trou, où il allait peut-être trouver une mort horrible !... Affolé par cette idée, il se mit à pousser de grands cris, appelant au secours. Hélas ! rien ne répondit... A bout de forces, il tomba à genoux, murmurant : « Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! inspirez-moi dans le danger qui me menace !... Ne me laissez pas devenir fou d'appréhension !... Si encore j'avais une arme !... J'ai beau me fouiller, pas même un couteau, rien !... Rien que mon octavin... mon octavin !... »

Il se releva comme mu par un ressort et prenant sa tête à deux mains : « Voyons, rappelons nos souvenirs !... Oui,

je l'ai lu, je l'ai bien lu... J'en suis sûr... je vois encore le livre... »

« Hein ! quand je vous disais que ce damoiseau ne viendrait pas !... »

— Voyons, papa Meunier, accordez-lui le quart d'heure de grâce, l'exactitude étant la politesse des rois et des amoureux !... Nous, camarades, rattrapons le temps perdu. »

Justement arrivait le maître remetteur annonçant qu'il avait détourné un loup et une louve. Ce fut une explosion de joie parmi nous tous, car nous savions qu'une enceinte annoncée par Bon Vivant, surnom du vieux remetteur, était chose sérieuse et certaine.

Les traqueurs équipés, les remetteurs rentrés, il ne s'agissait plus que de savoir comment nous allions attaquer.

Meunier, avec sa grande expérience, eut bientôt déterminé la place de chacun ; nous étions en tout huit fusils, mais des bons, trois remetteurs, vingt traqueurs. Cinq de ceux-ci furent armés de revolvers et les autres de pièces d'artifices nommées crapauds, à triples détonations. Tous avaient aussi de gros bâtons ferrés.

La remise était à Coupebrûlée, environ à un kilomètre de notre rendez-vous.

Nous nous partageâmes en deux bandes, les traqueurs sous le commandement de Bon Vivant et les chasseurs sous la direction de Meunier.

Les traqueurs devaient se placer en ligne avec trois en crochet sur les angles. Les chasseurs formeraient une ligne parallèle, mais en plaine.

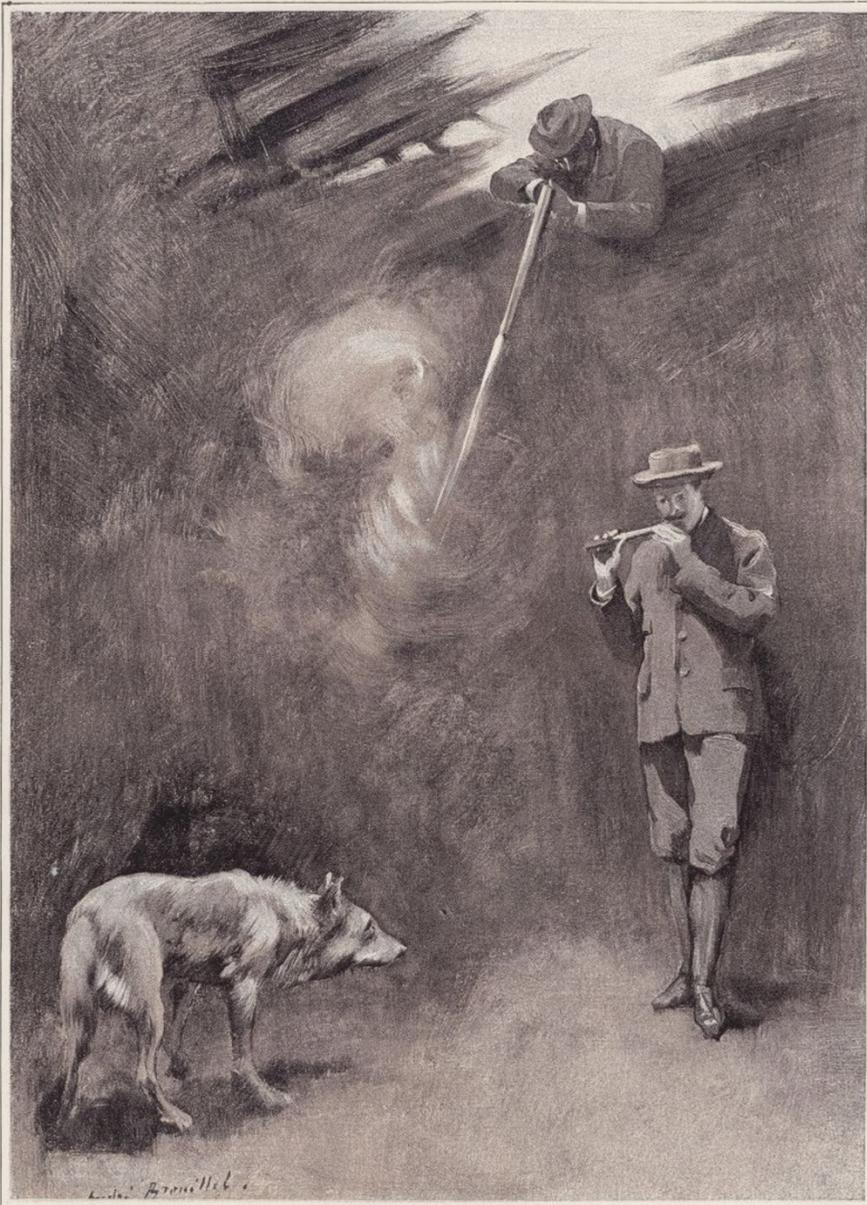
Les traqueurs ne devaient commencer l'attaque que vingt minutes après notre départ, afin de nous donner

le temps d'arriver à nos places. Pour éviter trop de bruit sur le sol en marchant en troupe, les traqueurs s'allongèrent à vingt pas l'un de l'autre. Meunier fit de même pour nous et nous plaça en quinconce, de manière à ce que, si les loups débouchaient sur nous, ils fussent exposés aux feux de deux ou trois tireurs. Chacun glissa une cartouche de trente grains dans le coup droit et une de douze chevrotines dans le coup gauche de son fusil ; le plus grand silence nous fut recommandé.

Arrivés à nos places où l'ami Meunier avait fait planter en terre des branches de sapin pouvant nous masquer — le loup a l'oreille fine et la vue perçante — le cœur me battait, je l'avoue. Je me disais : Verrai-je et pourrai-je tirer un loup ?

Un premier coup de revolver retentit, puis les détonations se succédèrent pendant une minute, mêlées aux cris des traqueurs, aux crépitements des pétards. Je regardai mon voisin et le vis faire un mouvement ; dans le même instant, un énorme loup débouchait droit sur moi. J'épaulai et, comme la bête vint me passer à environ soixante pas en travers, je lui envoyai mon coup droit. Le fauve fit un saut brusque et changea de direction, mon second coup lui fut envoyé ; mais il était déjà loin. Mes voisins firent feu à leur tour sans l'atteindre, je vis le loup franchir la ligne des tireurs et disparaître dans la forêt, en face de nous.

Une détonation partant à ma droite ramena mon attention sur le champ de bataille. C'était la louve qui venait d'être tirée par maître Chantal, un notaire des environs, jeune et fougueux chasseur. Il n'avait pas eu la patience de laisser arriver la bête et



UN LOUP ÉNORME ACCULÉ DANS UN ANGLE (p. 217).

lui avait envoyé un coup de chevrotines à plus de soixante-dix mètres.

La traque était finie, les deux bêtes ayant débouché. On se rassembla pour aller visiter les coups; sur mon premier, nous trouvâmes du poil et quelques gouttes de sang: donc je l'avais blessé. Sur le coup de maître Chantal, pas de poil mais de larges taches de sang. Une forte réprimande lui fut adressée par l'ami Meunier. Pourquoi avoir tiré si vite? Ne pouvait-il laisser la louve s'engager de manière à permettre à deux tireurs de l'ajuster? Grâce à son manque de sang-froid, on avait raté une belle chasse; deux bêtes touchées, mais rentrées en forêt, c'était à recommencer.

Le jeune notaire, sentant sa faute, ne disait mot, mais il n'en suivait pas moins les traces de sang de sa louve. Arrivé près du fossé qui bordait la forêt, il se mit à rire, à chanter, à danser, nous faisant signe de venir partager sa joie débordante. Elle était là, la louve, frappée en pleine poitrine; l'effort qu'elle avait fait pour franchir le fossé avait terminé sa vie!

Le blackboulé de tout à l'heure fut porté en triomphe!... Et moi je me disais tout bas: « Sapristi! je voudrais bien aussi retrouver mon loup, puisque je l'ai touché. »

Je fis part de mon désir à l'ami Meunier qui me répondit:

« Non! non! à chaque jour suffit sa peine, nous recommencerons demain et nous l'aurons! »

On mit la louve sur un espèce de brancard et les traqueurs l'emportèrent en acclamant le notaire, puis nous reprîmes la route de la baraque Mathieu, débris d'une ancienne tuilerie. Arrivés là, les provisions de bouche furent retirées du traîneau et chacun en prit à ventre que veux-tu.

Mais moi, pensant toujours à mon loup, je demandai à mon voisin ce qu'était ce bois qu'on voyait au-dessus de ce haut talus.

« C'est toujours la forêt que nous venons de longer, me répondit-il.

— Celle où est rentré mon loup?

— Parfaitement.

— Est-ce qu'on peut gravir ce rempart?

— En été, c'est possible, mais dans cette saison, avec la glace et la neige qui le couvrent, ce n'est pas commode! »

J'avais bien envie d'essayer, hanté par l'idée que j'allais, comme le notaire, retrouver mon loup mort ou agonisant. Ma dernière bouchée avalée, je pris un bâton ferré et m'en allai droit vers ce talus. Ce fut une rude ascension, je dus m'y reprendre à bien des fois pour gravir cette pente si dure, et m'aider de mon bâton, de mes pieds, genoux et mains, à la grande joie de mes compagnons qui s'étaient approchés en riant et disant:

« Il montera!... Il ne montera pas!... Eh! eh! il approche!... Non, il recule!... Pas mal! »

« Encore un peu et ça y était... Oui, mais ça n'y est pas!... »

Plus ils me gouaillaient, plus je m'obstinais!...

« De quel pays êtes-vous donc, pour être si tenace? me demanda le notaire triomphant.

— Du pays de Gascogne, mon bon, lui répondis-je en atteignant le faite et m'y asseyant.

— Bravo! crièrent-ils en chœur, et vive la Gascogne!... »

Je restai là, fouillant les profondeurs du regard, tendant l'oreille et faisant signe à mes compagnons de se taire. Quel pouvait bien être l'oiseau qui sifflait ainsi? Un merle? Impossible en cette rude saison!...

« Puis ça vient d'en bas ou de très loin, me dit Meunier qui m'avait rejoint. Ce n'est pas un oiseau, c'est un instrument.

— C'est aussi ce que je pense...

— On dirait...

— L'octavin!...

— Oui... Ah ça, est-ce que le jeune Moulin serait dans nos parages?

— Ça m'en a tout l'air!

— Eh! par ici, monsieur du flûtiot! cria Meunier en faisant un porte-voix de ses deux mains. Vous autres, sonnez de la trompe pour le guider.

— Dites donc, Monsieur Meunier, la branche de coudrier est par terre, voyez, reprit Bon Vivant, qui venait de grimper sur le talus.

— Tu as raison, mon vieux, et pour sûr la bascule a joué, il y a du gibier pris. Camarades, passez-nous nos fusils et prenez les cordes, il y a peut-être gras par ici; vous, les traqueurs, accentuez en forme d'escalier les trous dans lesquels nous avons mis les pieds pour faciliter la descente de notre capture, si tant qu'il y en ait une. »

Plus nous approchions du piège, plus le son de l'octavin devenait distinct... Nous n'y comprenions rien... Bon Vivant fit jouer le ressort de la bascule qu'il maintint en l'air, puis regardant dans la fosse, il poussa un cri terrible qui nous fit accourir et voici le spectacle qui s'offrit à notre vue. Un loup énorme, le mien! acculé dans un angle, terrifié, hypnotisé par le jeune Octave qui, très pâle, se tenait debout à l'autre angle et, les yeux dans les yeux du fauve, jouait fiévreusement de l'octavin. Notre saisissement fut si grand que Meunier pensa s'évanouir.

Un effroyable grognement nous avertit que le grand jour rendait quelque énergie au loup qui, se sentant perdu, allait faire payer sa vie très cher au musicien. J'épaulai, le coup partit en même temps qu'un hurlement épouvantable et le loup tomba couvert de sang aux pieds du jeune homme, qui cessa de jouer de son instrument.

Grâce à l'extrême énergie morale et physique dont il fit preuve, nous pûmes le retirer sain et sauf.

A peine sur terre, il courut à Meunier, encore blémissant:

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous réitérer ma demande: Voulez-vous me faire le grand bonheur de m'accorder la main de votre fille? »

Mon ami le prit dans ses bras en balbutiant:

« Mon enfant, mon pauvre enfant! Oui, je vous l'accorde, et de tout mon cœur, vous demandant pardon d'avoir douté de vous; avec votre petit air de n'y pas toucher, vous êtes un rude lapin, crédié!... Vous pouvez vous vanter d'avoir vu le loup!

— Et de très près, ajouta le jeune homme en souriant.

— Ah! ça, depuis quand êtes-vous là-dedans?

— Depuis ce matin.

— Et le loup?

— Ah! depuis un siècle, tant ça m'a semblé long. Je ne veux pas me faire plus brave que je ne suis, monsieur, j'ai eu horriblement peur et n'ai repris courage qu'en voyant le loup encore plus effrayé que moi. Ne sachant pas ce qui lui arrivait, il resta un moment indécis, étourdi de sa chute; c'est alors que je pris mon octavin et me mis à lui jouer mon répertoire, ayant lu dans un ouvrage russe que les loups avaient une horreur et une terreur invincibles de la musique. Mais c'est égal, vous êtes arrivés à temps, le gredin commençait à s'y faire. Vous voyez qu'il a du bon, mon petit flûtiot, dont vous vous êtes tant moqué à Martigny?

— Mon gendre, me pardonnerez-vous les heures cruelles que vous venez de passer?

— Dites les heures glorieuses, papa beau-père, à qui je devrai mon bonheur. »

Le loup, retiré du piège, prit place sur le brancard à côté de la louve. Le notaire d'un côté, moi de l'autre, Meunier bras dessus bras dessous avec son gendre, suivi de toute la compagnie, nous nous mimes en route.

Arrivés à Martigny, nous fûmes acclamés par les dames qui nous y avaient précédés. Un souper plantureux, où le vin gris et le champagne coulèrent à flots, ayant doublé notre gaieté et triplé nos forces, nous permit de danser jusqu'à l'aube en l'honneur des fiançailles de Mademoiselle Mathilde Meunier avec Monsieur Octave Moulin.

Encore un mariage de plus sur la planche... de Martigny.

Brave petit pays, pas bien loin de la frontière qui, dans la mesure de ses moyens, travaille au repeuplement de la France!...

HENRY LAFONTAINE.

(Illustrations de A. Brouillet.)



Une Invitation à Dîner

PAR JULES MOINAUX

CETTE invitation, adressée aux époux Tamponet, était ainsi conçue : « Il nous arrive, à l'instant, une bourriche contenant une superbe truite et une poularde truffée ; la truite ne peut pas attendre ; excusez donc notre invitation au pied levé et venez dîner aujourd'hui. »



Tamponet eut un de ces mouvements de joie que comprendront tous les gourmands, car c'était une fourchette distinguée que Tamponet ; chaque jour, des querelles de ménage avaient lieu, à propos de la cuisine qu'il trouvait bonne pour des portiers et de la cuisinière, dont la véritable place était dans une gargote à trente-deux sous, plutôt que chez de riches bourgeois comme lui.

Ce jour-là, les époux s'étaient encore querellés au sujet du dîner : une soupe à l'oignon, des merlans frits, une épaule de mouton farcie et des lentilles. La joie de Tamponet, à l'annonce d'une truite et d'une poularde truffée, était donc bien justifiée.

« De qui l'invitation ? » demanda madame. A ce moment, le mari cherchait à déchiffrer la signature, absolument illisible. « Tu ne m'entends donc pas ? » insista l'épouse, je te demande de qui est l'invitation. — Attends donc, je cherche. » Et il ànonna : Rouss... Bouss... ah ! Rousseau ! « Ah ! les Rousseau, fit Madame Tamponet, c'est bien gentil de leur part... Eh bien ! qu'est-ce que tu as à regarder cette lettre ? — J'ai... j'ai... que j'ai dit Rousseau, mais je ne suis pas sûr, il me semble que... puis, croyant avoir trouvé : Ah ! Boussieux, c'est Boussieux... je crois du moins... Rouss... Bouss... — Voyons, est-ce Rousseau ? Est-ce Boussieux ? s'écria Madame Tamponet, les uns et les autres sont nos amis, mais encore faut-il savoir... — Attends donc ! répondit le mari inquiet, et il répéta avec hésitation : Rousseau, Boussieux ; puis, tout à coup : non, ce n'est ni un R, ni un B ; c'est un H. » Et il ànonna de nouveau : « Heis, Hass, Hiss, Houss... ah ! Houssard ! nos amis Houssard... je crois du moins. » Impatentée, Madame Tamponet lui arracha la lettre : « Laisse-moi donc voir, je trouverai mieux que toi. » Alors, elle balbutia à son tour : Rouss, Bouss, Houss. Le mari, agacé, lui reprit la lettre : « Tu ne lis pas mieux que moi, dit-il, et il recommença : Rouss, Bouss, Houss. — Eh bien ! nous n'irons pas, conclut Madame Tamponet, ça apprendra à notre inviteur à signer lisiblement. » Tamponet se récria, protesta contre cette résolution, déclarant qu'on ne pouvait pas faire cela. « Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, alors ? » s'écria madame, qui avait repris la lettre et cherchait de nouveau à déchiffrer l'agaçant hiéroglyphe. Tamponet, lui, suivait son idée : « Ces amis qui comptent sur nous, ne pas même les prévenir... — Quels amis ? Prévenir qui ? — Il faut aller chez les trois, avec une voiture à l'heure ; comme cela nous saurons... — Chez les trois ? fit madame avec ironie ; dis chez les quatre. Ça n'est ni un R, ni un B, ni un H ; c'est un P. » Tamponet, alors, de chercher dans sa mémoire : « P, P, qui donc connaissons-nous dont le nom... ? » Madame trouva : « Poussier, la famille Poussier. — C'est juste, Poussier ; on ira aussi chez Poussier. — On ? moi ? tu te figures que je t'accompagnerai, que j'irai aux extrémités de Paris ? Chez les Rousseau, qui demeurent auprès de l'Observatoire, chez les Houssard, qui habitent Auteuil, chez Boussieux, qui est raffineur à la Villette ?

— Eh bien, j'irai pour toi. — Oui, tout cela pour ta bouche, pour la truite et la poularde ! — Avec tes merlans frits, ton épaule de mouton, un morceau tout de nerfs et de tirailles et tes lentilles ! — Oh ! tiens ! tu me dégoûtes, avec ta gloutonnerie. — Ma gloutonnerie, ma gloutonnerie, grommela le mari. — Oui, ta gloutonnerie ; tu ne t'es marié que pour le repas de noces, tu n'as daigné me rendre mère qu'en vue du repas de baptême. — Ah ! mais... fit Tamponet agacé. — Fais ce que tu voudras, goinfre ! » Et la discussion ainsi close, Madame Tamponet rentra brusquement dans sa chambre, d'où elle put entendre ces paroles de l'époux irrité : « Va au diable ! mange tes merlans, ton épaule farcie et tes lentilles ! Mange tout, crèves-en, je m'en fiche. » Sur ce, il prit son chapeau et sortit.

Un fiacre vide passait juste à ce moment, Tamponet héla le cocher et la voiture s'arrêta. « A l'heure ! dit le client. — Bien, bourgeois. Où allons-nous ? » Houssard demeurant le plus près, son adresse fut donnée au cocher, avec ordre d'aller vite.

En moins de dix minutes, Tamponet était arrivé. Il montait en hâte les trois étages de Houssard et sonnait à la porte.

« Qui dois-je annoncer ? » demanda la bonne.

Il donna son nom et, peu d'instants après, il était reçu par madame.

« Ah ! cher Monsieur Tamponet, dit-elle d'une voix languissante, en se levant péniblement d'un fauteuil, quelle bonne idée vous avez eue de venir voir une pauvre malade de la migraine ! »

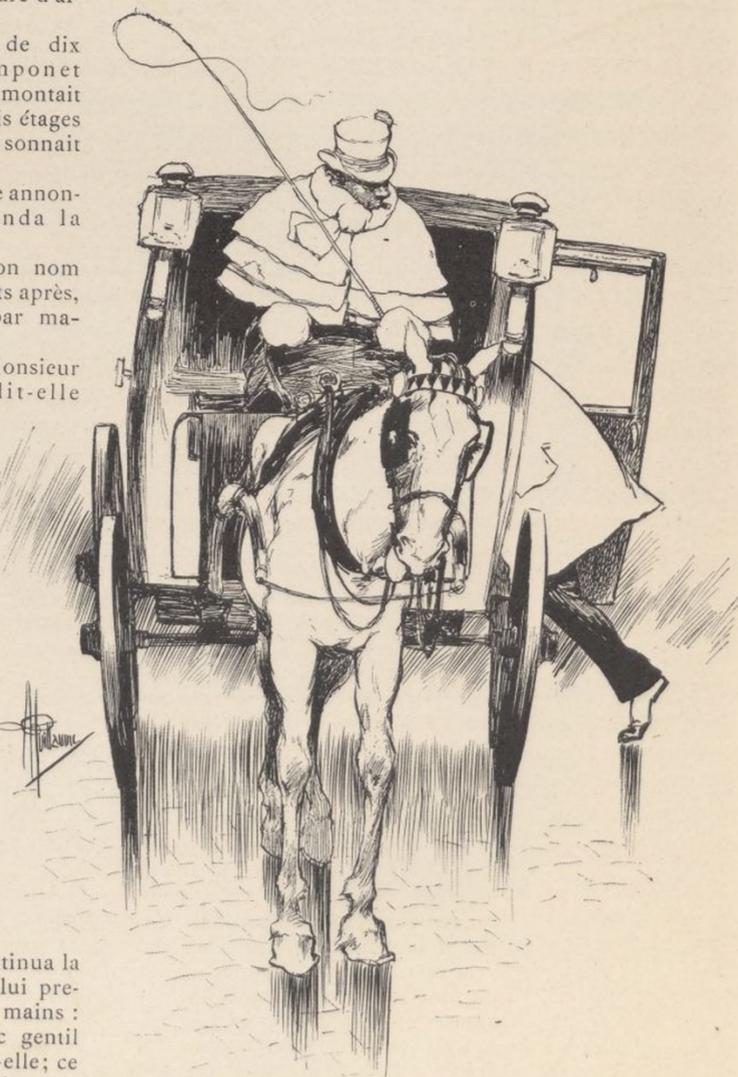
La bonne idée dont on le félicitait, fixa, tout de suite, le prétendu visiteur et l'air guindé dont il sourit en s'inclinant, trahit sa déception.

« Asseyez-vous donc, continua la malade ; puis lui prenant les deux mains : Que c'est donc gentil à vous, ajouta-t-elle ; ce n'est pas mon jour de réception, je n'attends personne, mon mari ne rentrera pas, il dine en ville, et ce que je m'ennuyais ! Par bonheur, vous voilà ! »

Tamponet ne pouvait pas répondre à une pareille effusion, en avouant que la bonne inspiration qui rendait la dame si heureuse, n'était pour rien dans sa visite.

« Trop aimable, chère madame, dit-il, malheureusement et à mon grand regret, il me sera impossible de rester longtemps.

— Vous resterez le plus possible. Et madame, comment va-t-elle ? Quelle charmante femme ! — Charmante, oui, madame. — Et un caractère doux, facile ! — Très facile, en effet.



— Que vous devez être heureux ! je suis sûre que vous n'appréciez pas votre bonheur.

— Oh ! non, » pensa-t-il.

Et la malade entreprit l'éloge de Madame Tamponet, pendant que le mari, qui n'osait pas tirer sa montre, ne quittait pas, des yeux, la pendule.

« Vous regardez ma pendule, dit la dame ; n'est-ce pas qu'elle est jolie ? Mon mari l'a achetée à l'Hôtel des Ventes, une occasion superbe ; c'est une histoire

très curieuse que celle de cette pendule ; ses voyages, de possesseur en possesseur, depuis Madame de Parabère, à qui le Régent l'avait offerte ; c'est un peu long à raconter, mais... »

Tamponet, effrayé, se leva brusquement.

« Oh ! madame, dit-il, moi, vous causer la fatigue d'un long récit, avec votre migraine... »

— Oh ! s'écria vivement la malade, je sens que ça va mieux, restez ! restez !

— A aucun prix, madame, je ne vous

laisserais aggraver votre mal, car il s'aggraverait ; quand ma femme a sa migraine, le médecin lui ordonne le silence et la solitude.

— Mais, cher monsieur, je vous répète...

— Par gracieuseté, uniquement, madame. »

Et comme elle cherchait à le retenir en lui saisissant le bras, il esquiva la main dirigée vers lui et sortit en s'excusant de sa visite inopportune.

« Où allons-nous, bourgeois ? » demanda le cocher.

Notre gastronome, qui avait, de nouveau, examiné la signature de sa lettre, se dit : décidément, c'est Boussieux !

Et il se fit conduire à la Villette, chez ce raffineur : « Et grand train ! ordonna-t-il, il y aura un bon pourboire. »

Madame Boussieux est chez elle ; son mari étant parti pour le Havre le matin même et devant être absent trois ou quatre jours, elle a dit à sa cuisinière et à sa femme de chambre qu'elle dînerait chez des amis et qu'aussitôt après le déjeuner, elles pourraient disposer du reste de leur journée. Elle a donc déjeuné seule ; la table desservie, les deux servantes ont procédé vivement à leur toilette et quitté la maison. La maîtresse, aussitôt, de prendre un fiacre à la station voisine et de se faire conduire, en toute hâte, chez Potel et Chabot, où elle a commandé un diner fin pour deux personnes.

La seconde personne n'était pas l'homme à la recherche de son amphitryon mystérieux, mais il allait sonner à la porte de son ami Boussieux, quand cette porte s'ouvrit pour donner passage à un individu vêtu du costume blanc des pâtisseries, qui se retirait portant une manne vide sur laquelle notre gastronome put lire le nom de la célèbre maison de la rue Vivienne : « Ah ! enfin, soupirait-il, en se pouléchant, c'est ici ! »

Et il entra.

Un monsieur en habit noir, cravate et gants blancs, se tenait debout dans l'antichambre.

« Oh ! diable, se dit Tamponet... On vient dans cette tenue et on ne me prévient pas ! »

Il accrocha son chapeau à un meuble *ad hoc*, regarda autour

de lui et ne voyant aucun domestique : « Vous êtes dans mon cas, monsieur, dit-il au personnage en tenue de cérémonie ; vous attendez un domestique pour vous faire annoncer ? »

— Non, monsieur, répondit l'autre, je suis maître d'hôtel de la maison Potel et Chabot et j'attends, pour servir, qu'un invité en retard soit arrivé.

— Oh ! sapsristi, c'est moi qui fais attendre la société, » pensa notre homme et voyant la porte du salon restée ouverte, il entra, l'excuse aux lèvres pour les invités qu'il faisait souffrir de la faim.

Il resta stupéfait en ne voyant personne : « Est-ce que les tiraillements d'estomac des convives ne leur auraient pas permis d'attendre plus longtemps ? se demanda-t-il. Est-ce qu'on serait à table ? Mais non, puisque le maître d'hôtel m'attendait pour servir. »

Une idée vint à notre affamé : Boussieux avait sans doute conduit ses invités dans son cabinet, pour y prendre l'absinthe, pendant que les dames étaient dans la chambre de sa femme.

Et il se dirigea vers un long couloir, au fond duquel était le cabinet de Boussieux. Nouvelle surprise : la porte en était fermée et aucune voix ne se faisait entendre.

« Mais qu'est-ce que cela signifie ? » se demanda l'infortuné gastronome.

Pendant qu'il se livrait à la recherche des convives, un petit drame conjugal se passait à l'autre extrémité de l'appartement : Boussieux ayant rencontré, au buffet de Rouen, le négociant du Havre avec qui il allait parler d'une affaire de sucres et qui, lui, allait à Paris, il était revenu avec lui, ils avaient causé de leur affaire dans le train et notre raffineur, dès l'arrivée à Paris, s'était fait conduire à son domicile, où il pensait trouver sa femme à table. Comme il avait sa clef, il entra sans sonner et voyant, dans l'antichambre, le personnage que l'on sait, il s'arrêta surpris et lui demanda, le chapeau à la main : « A qui ai-je l'honneur... ? Je suis le maître de la maison. »

Le maître d'hôtel se fit connaître et ajouta que le monsieur qu'on attendait venait d'arriver ; que, quant à lui, il attendait l'ordre de servir.

Ne comprenant pas et craignant de comprendre, Boussieux, blémissant, demanda d'une voix agitée : « Que l'on attendait... qui on ? »

Ai-je dit que ce sucrier était jaloux ? Non ? Eh bien ! c'était l'Othello de la raffinerie : « Mais qui, on ? répéta-t-il avec emportement, répondez donc ! »

— Madame, répondit le maître d'hôtel, madame, qui a commandé un diner pour deux personnes. »

Boussieux bondit, entra en coup de vent dans la salle à manger et vit deux couverts dressés.

A ce moment, un coup de sonnette se fit entendre ; Madame Boussieux courut à l'antichambre pour ouvrir à l'ami impatientement attendu ; c'était le concierge qui apportait une lettre. La dame reconnut d'un coup d'œil l'écriture du convive attendu ; un vif mouvement de contrariété bouleversa ses traits, elle devina un empêchement. Elle ouvrit fiévreusement le pli ; elle ne s'était pas trompée : une grave indisposition rendait impossible la partie projetée.

La pauvre femme, si disposée un instant avant à faire honneur au fin diner partagé avec le convive chéri, avait perdu, tout à coup, l'appétit et se demanda, en voyant la table prête à les recevoir : « Qu'est-ce que je vais faire de tout cela ? »

Le mari, à ce moment, était dans la chambre de sa femme, où il avait cru la trouver avec son complice ; n'y ayant vu personne, il revenait et apparaissait devant l'épouse, terrifiée à sa vue.

« Ah ! je vous trouve, enfin ! dit-il ; pour qui est ce second couvert ? »

Et comme elle ne savait que dire, il ajouta d'une voix tonnante : « Pour qui est ce gala, commandé chez Potel et Chabot ? »

La coupable eut une inspiration ; la lettre de l'ami la sauvait ; puisqu'il ne devait pas venir, une explication était facile : « Quelle scène de ridicule jalousie me faites-vous, dit-elle ; ce second couvert est celui d'une amie à moi, que j'attendais pour faire servir. »

— Assez d'audace ! rugit

notre raffineur ; le monsieur que vous attendiez, est ici.

— Un monsieur ! répliqua-t-elle avec un rire ironique. Eh bien ! s'il est ici, cherchez-le ! »



Le bruit de la discussion était arrivé aux oreilles de Tamponet : « Ils sont par là, » se dit-il. Et il entra souriant juste au moment où le terrible jaloux



allait se mettre à la recherche de l'homme qui le déshonorait. Madame Bousieux resta anéantie.

« Vous ! » s'écria le mari en le saisissant à la gorge ; puis, le montrant à sa femme : « Eh bien ! dit-il, êtes-vous assez confondue ? » Et secouant le malheureux comme un prunier : « Un ami ! hurla-t-il ; c'est toujours avec des amis que ces choses-là arrivent ! »

Sur ce, il tira de sa poche un revolver. La vue de cette arme donna au pauvre diable l'énergie du désespoir. D'une violente secousse il se dégagait de l'étreinte du forcené et s'enfuit à toutes jambes, au bruit des coups de revolver tirés sur lui sans l'atteindre, heureusement.

« Puis-je servir ? » demanda le maître d'hôtel.

Au bruit des détonations, les locataires étaient sortis de chez eux et le concierge, occupé à allumer le gaz aux étages supérieurs, descendait en toute hâte pendant que, ses six balles tirées, le terrible époux était rentré pour avoir une explication avec sa femme, de sorte que locataires et concierge ne virent que l'homme qui dégringolait l'escalier plutôt qu'il ne le descendait ; tous, alors, de se mettre à sa poursuite en criant : « Arrêtez-le ! arrêtez-le ! à l'assassin ! »

Et quand le fuyard affolé, arriva à la porte de la rue où son fiacre l'attendait, il vit une foule attirée par les coups de feu et les cris. A la vue de cet homme, tête nue, pâle, les yeux hagards, les cheveux ébouriffés et les vêtements en désordre, les curieux ne doutèrent pas qu'ils ne fussent en présence d'un malfaiteur, et quand ils le virent s'élaner dans sa voiture en criant au cocher : « Brûlez le pavé ! dix francs de pourboire ! » et l'entendirent répondre à cette question du cocher : « Où allons-nous ? — « Où vous voudrez ! » ils furent tout à fait convaincus.

Les locataires et le concierge étaient arrivés. « Il est dans la voiture ! leur cria la foule.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandèrent des agents accourus. Et informés de l'aventure, ils arrachèrent le faux assassin du fiacre où il était plus mort que vif.

— Tiens ! Tamponet ! s'écria un passant, retenu par curiosité.

— Ah ! mon pauvre ami ! gémit le malheureux, réponds de moi, je ne suis pas l'assassin ; au contraire, c'est moi qu'on a voulu assassiner !

— Lui ! un assassin ! fit l'ami ; mais c'est un bon bourgeois riche, M. Tamponet, que je connais depuis trente ans.

— C'est son complice ! cria la foule, il veut le sauver ; arrêtez-le aussi ! »

Les agents remirent Tamponet dans le fiacre, y firent monter son ami et ordonnèrent au cocher de conduire les deux hommes au commissariat de police.

Là eut lieu une explication ; les prétendus complices justifièrent de leur identité ; Tamponet raconta l'histoire de son invitation, montra sa lettre et le brave commissaire, après avoir bien ri de l'aventure, renvoya ses prisonniers.

Tous deux montèrent dans le fiacre qui attendait Tamponet et l'ami donna sa propre adresse au cocher.

« Où me mènes-tu ? demanda le héros de l'histoire.

— Chez moi, tu dîneras avec nous.

— Dîner?... Ah ! tout cela m'a bien coupé l'appétit, répondit Tamponet d'une voix brisée par toutes ces émotions.



— Il va te revenir, c'est fini, n'y pense plus. »

La voiture s'arrêta ; Tamponet donna un louis à son cocher et l'on monta chez l'amphitryon.

« Ma chère amie, dit-il à sa femme, j'amène dîner mon vieil ami Tamponet, à qui il est arrivé une drôle d'histoire ; il a été surpris dans un rendez-vous d'amour... »

Et le brave homme de rire aux éclats.

« Je vous proteste, madame, fit l'invité, que... »

— Bon, bon, tu te justifieras à table ; puis, à la maîtresse de la maison :

— Quel est ton dîner ? »

La dame répondit :

« Une soupe à l'oignon... »

Tamponet releva sa tête inquiète.

La dame continua : comme relevé de potage, des merlans frits...

« Ah ! mon Dieu ! » gémit notre gastronome.

La brave femme ajouta :

« Une épaule de mouton farcie.

« Et des lentilles, » s'écria Tamponet.

Et la dame surprise :

« Comment savez-vous ça ? »

— Une idée qui m'est venue, » répondit l'invité en riant amèrement.

Et il pensait à part lui :

« Dire que je me suis attiré tant de désagréments pour ne pas manger ce dîner-là chez moi ! »

JULES MOINAUX.



(Illustrations de A. Guillaume).